VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 21 Décembre 1915 NUMERO 32

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

Imprimé et publié par la ...ADA PUB. CO. LTD. ... McDermot
Téléphones - Garry 4264-4265

DIEU ET MON DROIT

MGR. L'ARCHEVEQUE

Une dépêche du délégué apostolique a confirmé samedi matin la nouvelle de la nomination de Mgr Béliveau au siège archiépiscopal de Saint-Boniface. Ce sera une grande joie dans toute la province. Rome ne pouvait faire un choix qui répondit mieux aux désirs et aux besoins de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque est presque manitobain de naissance. S'il a vu le jour dans la bonne vieille province de Québec, il a vécu sa jeunesse au Manitoba et il y a fait toutes ses études. Certes peu d'hommes aiment plus profondément, plus ardemment, plus intelligemment notre province. L'archidiocèse de Saint-Boniface aura en lui un guide sûr, clairvoyant, qui tiendra haut et ferme le glorieux drapeau si vaillamment porté à toutes les batailles de Dieu par ses illustres prédécesseurs.

UN TEMOIGNAGE

Trois mois à peine nous séparent du referendum qui enverra aux oubliettes les vendeurs de boissons du Manitoba. Mais ces messieurs ne paraissent pas consentir de bon gré à partir pour l'oubli. Les voilà engagés dans une lutte de corsaires contre la prohibition. Ils ont des ressources, car la pauvreté et la misère de milliers de foyers ont fait affluer dans leur gousset les pièces d'or. Ils savent aussi comment en user. Déjà ils ont muselé la presse. Les temps sont durs et la vie est pénible pour les journaux. De payantes annonces contre la prohibition sont une aubaine. Nul scrupule à les insérer, car une petite note, perdue dans un bas de page, indique que c'est de l'annonce. C'est suffisant pour endormir les remords des faciles consciences de nos quotidiens. D'ailleurs, on ne demande pas à ces journaux de dénoncer la prohibition. Non, oh! non. Qu'ils permettent seulement aux vendeurs de boissons de présenter leur cause au public. Ce n'est que justice. Allez voir. Ce ne sont pas des naïfs nos bons vendeurs d'alcool. Ils savent fort bien que les journaux qui s'engraisseront de leurs réclames alcooliques mettront une sourdine à leur dénonciation des méfaits de l'alcool. C'est déjà fait. Est-il, à l'heure actuelle, un seul de nos quotidiens qui fasse à l'alcool même la moitié de la lutte qu'il lui faisait il y a un an? Aux yeux du public, ils sont maintenant en faveur du régime de l'alcool.

* * *

Une chose nous frappe dans toutes les annonces que publient nos vendeurs de liqueurs. C'est leur tendance à demander à des provinces très éloignées des témoignages contre la prohibition. Il est vrai qu'un dicton populaire dit "A beau mentir, qui vient de loin". Pourquoi ne pas se tourner vers la Saskatchewan et lui demander si elle a bénéficié ou perdu en supprimant presque tout commerce de liqueurs enivrantes chez elle. C'est que la réponse serait un trop éclatant démenti. Nous en avons la preuve dans un récent rapport que vient de publier la province voisine. Avant le premier juillet, il se dépensait annuellement en Saskatchewan onze millions de piastres de liqueurs enivrantes. Il ne s'en consomme plus aujourd'hui que pour trois millions de piastres. C'est donc une économie de huit millions pour le peuple de cette province. Il n'y a pas que la consommation des liqueurs qui ait diminué, il y a encore le nombre des condamnations pour ivrognerie. Cette diminution a été de 79.1 pour cent dans sept districts où les dispensaires ont remplacé les buvettes. Pour qu'on n'en doute point, voici les chiffres officiels donnés par les régistres des cours.

	1914	1915	Diminution
Regina	249	58	191
Moose Jaw	294	74	220
Melville	22	0	22
Weyburn	35	15	20
Humbolt	15	0	15
Estevan	19	11	8
Rosetown	4	0	4

Est-ce assez probant? Parions que messieurs les débitants d'alcool ne nous serviront point en statistiques dans les grands journaux ces chiffres officiels.

CAISSES POPULAIRES

Nou mentionnions dernièrement deux objections que l'on oppose à l'établissement des Caisses Populaires: La paroisse pauvre et de population restreinte **oppose sa pauvreté;** tandis que la paroisse opulente (ce qui est plus rare), oppose avec une sorte de dédain **l'inutilité** d'une Caisse Populaire pour elle.

Voilà bien les extrêmes. A la première objection nous répondons: Etablissez vite une Caisse Populaire modèle Desjardins, car elle est organisée pour aider les pauvres et les petits. A la seconde nous disons: Heureux mortels de la paroisse riche, si vous avez à coeur l'intérêt de vos enfants, fondez vite une Caisse Populaire, sans quoi il manquerait quelque chose à l'éducation **pratique** de ces chers enfants. Il leur faut une formation efficace à l'économie, autrement ils auront bientôt fait de manger (excusez l'expression), votre bien. L'établissement et le bon maintien d'une Caisse Populaire seront pour eux l'école nécessaire.

Un peu dans de même genre est l'objection: "Qu'allons-nous faire des fonds?"

—Mais! les utiliser, les prêter.

—J'entends. Mais voilà! A qui les prêter puisque nous n'en avons pas besoin.

—Vraiment, s'il était permis, j'envierais votre sort. Voyons Est-il bien vrai que personne n'en ait besoin? J'en doute fort. Faites quand même l'expérience: établissez votre Caisse Populaire et vous verrez que les fonds de cette société ne resteront pas longtemps inactifs et peut-être même que les premiers à en demander leur part, seront justement ceux qui "n'en ont pas besoin". Ils n'en ont pas besoin, mais ils trouveront plus commode de s'en servir

En supposant qu'il n'en soit pas ainsi, outre ses sociétaires à qui prête la Caisse Populaire, il y a, au dehors, les corps publics, les institutions sérieuses à qui elle peut prêter, par exemple: la paroisse, le couvent, une commission scolaire, une société d'agriculture, etc. N'y a-t-il pas dans votre paroisse quelque institution de ce genre qui emprunterait, ne fut-ce que pour encourager la Caisse à ses débuts?

Nous avons commencé ainsi à Saint-Jean-Baptiste: un généreux sociétaire ayant déposé une jolie somme à l'épargne de la Caisse pour la mettre en marche, la Caisse Populaire a de suite prêté une somme de 600 et quelques piastres à l'Eglise, qui a payé l'intérêt ordinaire à la Caisse Populaire jusqu'à ce que celle-ci eut besoin de se faire rembourser ce capital. La paroisse et la Caisse Populaire s'en étaient bien trouvé; tout le monde était satisfait.

Autre objection: "C'est si difficile d'avoir un homme capable et zélé pour remplir les fonctions de gérant. Je cherche mon homme et je ne le trouve pas!"

Voilà une objection sérieuse, car la responsabilité et les fonctions du gérant sont des plus graves: il tient les livres, prépare les comptes-rendus, fait la correspondance et les écritures nécessaires. Il cumule les charges de secrétaire et de trésorier. Cela demande un homme d'ordre, un homme dévoué, discret, sobre. Un tel homme ne doit pas être introuvable dans une localité quelconque.

Puis si cet homme intègre n'est pas suffisamment instruit, il peut se faire aider par quelque membre de sa famille qui fera les écritures et tiendra les livres pour lui; il n'aura qu'à apposer son nom; mais il sera tout de même responsable de tout.

Je connais telle localité, tout près de la ville de Québec, où il y a une Caisse Populaire très florissante. Or le gérant de cette Caisse sait tout juste signer son nom; les livres sont tenus par sa femme, ancienne institutrice. C'est une surcharge aux occupations déjà nombreuses de son ménage, mais elle s'en acquitte quand même avec dévouement et à la satisfaction de tout. Et Monsieur le Commandeur A. Desjardins me disait l'été dernier, que cette Caisse, dirigée par un gérant ignorant, mais intelligent et honnête, est une des Caisses les plus prospères et les mieux dirigées de la Province de Québec.

Ne peut-on pas trouver assez facilement un tel homme intègre et dévoué?

Avouons tout de même que de toutes les qualités requises chez le gérant ou les membres des différentes commissions, la plus rare est le dévouement.

J.-C. ST-AMANT, ptre.

GUERRE PACIFIQUE

Deux mots qui semblent s'exclure; nous voulons dire cependant dans quelle mesure ils peuvent se réconcilier.

Nos fillettes de l'Académie Saint-Joseph, à Saint-Boniface, nous donnaient dernièrement un exemple de ce genre de guerre.

Ceux qui étaient présents savent combien gentiment et avec quelle distinction elles nous ont exhortés à faire la guerre aux mots et aux termes anglais, dans notre conservation française.

Soyons distingués, nous le devons à notre sang français; un langage incorrect est une marque de vulgarité. Guerre donc à la vulgarité!

Vous voyez que nous sommes pacifiques. Etre briseurs de vitres n'est pas notre particularité.

Parler l'anglais, le bien parler même, nous osons ajouter le parler parfois plus correctement qu'un bon nombre de gens de la **race supérieure,** cela nous va; mais pas de mélange, c'est détestable. Entendu donc que nous faisons une guerre à mort aux mots anglais, qui déparent notre conversation.

* * *

Deuxième genre de guerre pacifique, maintenant.

Mépris aux **snobs** et aux **snobinettes** que, sous prétexte de distinction, conversent volontiers en anglais dans les cercles d'amis ou de connaissances exclusivement de langue française.

Il faut avoir une dose de manque de jugement peu ordinaire, pour croire qu'on gagne à ce petit manège ridicule.

En dehors du grasseyement dans la bouche de celui qui n'a pas reçu ce petit défaut de la nature, — car alors il est tolérable, — nous ne connaissons rien de plus ridicule que la manie dont nous parlons plus haut. Aux grasseyeurs affectés cependant, volontiers nous donnons la palme du ridicule!!

Parler l'anglais en présence de ceux qui sont affligés de l'infériorité de ne comprendre que l'anglais, ce peut être attention polie, dont il ne faut cependant pas abuser. Dans certains cerveaux trop lourds pour comprendre la délicatesse du procédé, cela pourrait être pris pour une marque d'infériorité, et nous n'avons pas le droit de faire de la politesse au détriment de notre honneur national.

Vous voyez comme nous sommes pacifiques dans notre genre de guerre. Nous voudrions pourtant voir les nôtres y mettre une énergie féroce.

Nous est avis que les Cercles de l'A. C. J. C. et l'Union Canadienne de Saint-Boniface sont les bataillons d'élite qui doivent livrer ce combat, et tout de suite.

La Ligue des jeunes filles de langue française a sa place toute marquée dans cette lutte pacifique.

Cette lutte ne demande ni argent ni beaucoup de temps: c'est déjà un avantage. Elle ne demande qu'un peu d'amour propre bien placé, un grain d'intelligence et une certaine dose de vrai patriotisme.

En êtes-vous??

L'ACTE MACDONALD

Les grands journaux quotidiens battent monnaie sur l'article boissons alcooliques.

Imaginez-vous une grande page d'annonces dans un grrand quotidien, ce que cela doit coûter! Les connaisseurs parlent de $200 par insertion.

Il est vrai que dans une autre page on se fend de considérations sur les ravages de l'alcool. Une page dit noir, l'autre page dit blanc, et on se présente devant le public sous forme de journal sérieux.

Oh! la belle chose que le génie commercial de nos grrands quotidiens. Allez vous renseigner là-dedans.

La grande page à $200 prétend que le commerce va souffrir, que le Gouvernement va être privé de fonds, que la liberté humaine n'est qu'un vain mot, enfin que les gens vont boire davantage si l'on fait disparaître l'alcool du pays!!

Quand on écrit à $200 la page, il faut bien écrire de l'extraordinaire. Vraiment on ne dépense pas autant d'argent pour parler raison.

Pour faire contre-poids à tous les beaux raisonnements à $200, voici le fruit de l'expérience faite en dehors du Manitoba:

"Il s'agit de la prohibition.

"Qeu ceux qui prétendent qu'elle est impossible, lisent donc cet extrait du **North-American** de Philadelphie:

"**La fabrication et la vente des liqueurs alcooliques sont pour toujours interdites dans cet état.**" (Loi votée en 1881 au Kansas.)

"Et depuis l'on constate des merveilles.

"Le pays s'enrichit: $200,000,000 de dépôts dans les banques; $325,000,000 de produits de la ferme; $225,000,000 de produits de bétail. Il est sans rival pour la richesse "per capita", $1,802. Le Kansas ne compte pas 600 pauvres.

La santé s'améliore. Dans 87 des 105 comtés du Kansas pas un seul aliéné; dans 96 comtés pas un alcoolique; dans 54, nulle trace d'un faible d'esprit; la mortalité a baissé de 17 à 7 par 1,000 habitants.

"L'instruction progresse: il y a trente ans, 49% de la population était illettrée; aujourd'hui il n'y en a plus que 2%.

"98% des 400,000 enfants des écoles n'ont jamais vu une buvette.

"Le triomphe de la loi prohibitive a fait du pauvre et misérable Kansas le pays le plus riche et le plus heureux de la république américaine. En présence de ces merveilleux résultats obtenus par le bannissement de l'alcool (des hôtels, des clubs et des épiceries), faut-il s'étonner si la prohibition est de plus en plus en honneur?"

Si maintenant vous voulez jeter un coup d'oeil sur les beaux revenus que donnent l'alcool au gouvernement, lisez ce qui suit:

Ce que nous coûte la boisson

"Qu'on lise ces tristes chiffres:

"10,543 forçats peuplent les diverses prisons de Québec (rapport 1913). Sur ce nombre 5,556 sont des alcooliques.

"Le maintien des prisons coûte $256,960 par année.

"Le maintien **d'un forçat** coûte à l'Etat la somme de $355.00 par année.

"A la prison de Bordeaux, il y a cette année 549 détenus, dont 327 sont des alcooliques (60%)."

Et dans notre Canada les statistiques les plus récentes établissent que la Province de Québec est celle qui souffre le moins sous ce rapport.

Conclusion pratique: Défiez-vous des arguments à $200 la page, et tenez-en le compte qu'ils méritent quand viendra le jour de voter pour ou contre le projet de loi MacDonald.

ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

"La langue française est la gardienne de nos traditions, de notre foi, de notre nationalité. On ne saurait trop la défendre. Aussi faut-il louer et encourager les différentes initiatives qui s'y emploient. Une des plus récentes et des plus remarquables est la publication par la **Ligue des Droits du Français** de l'**Almanach de la langue française.**

"Sous un format commode, portatif, dans un genre à la fois soigné et populaire, la Ligue a su condenser les principaux arguments qui militent en faveur du maintien de la langue française au Canada. Droit naturel, droits constitutionnels, droits historiques, alliance de la langue et de la foi, souplesse et clarté du parler français, avantages qu'il nous fournit au point de vue intellectuel et même économique: tout est là, en quelques pages, exposé brièvement et clairement, grâce à la compétence exceptionnelle ds écrivains.

"C'est vraiment un arsenal de nos droits. C'est autre chose aussi: c'est une revue des intérêts français en Amérique, un coup d'oeil, par des spectateurs avertis, sur la vie nationale qui anime les différents groupes de nos compatriotes dans les provinces maritimes, dans l'Ontario, dans l'Ouest, aux Etats-Unis.

"C'est enfin, car rien de ce qui touche à la langue française n'a été oublié, un recueil de conseils pratiques. On en rencontre presque à chaque page. Enfants des écoles, jeunesse universitaire, acheteurs, marchands et industriels, voyageurs, instituteurs, hommes de profession, à chacun une direction ferme et sage est donnée.

"Et cela n'est pas dit d'une façon banale, vulgaire. Non. Les collaborateurs de l'**Almanach** comptent parmi les personalités les plus en vue de la race: le sénateur Landry, Thomas Chapais, Mgr Paquet, Henri Bourassa, le Père Louis Lalande, Adjutor Rivard, Edouard Montpetit et vingt autres connus par leur patriotisme et leur talent d'écrivain.

"Quelques illustrations, entr'autres les portraits de Mgr Langevin et Mgr Richard, deux grands défenseurs de la langue française décédés cette année, et tous les renseignements qu'on trouve d'ordinaire dans les almanachs complètent cette publication.

"Comme on le voit, l'**Almanach de la langue française** est vraiment remarquable. Et il ne se vend que 15 sous. Chaque famille doit en posséder un exemplaire. Qu'on se hâte de le demander au secrétariat de la Ligue, au Monument National, ou chez les principaux libraires", ou à la **Liberté**.

A DROITE ET A GAUCHE

Selon le consul norvégien qui vient de parcourir l'Ouest, assez de ses compatriotes s'enrôlent qu'on pourrait former deux régiments norvégiens.

Des "English canadian born"!

* * *

Les chefs de l'espionnage allemand aux Etats-Unis doivent plutôt trouver la partie désagréable à l'heure actuelle.

* * *

"Pour la première fois dans l'histoire de ce pays, l'Eglise catholique romaine de la province de Québec a demandé un emprunt aux financiers américains. Une maison de New-York a placé un prêt de trois millions de piastres, garanti par une hypothèque sur des propriétés catholiques au Canada. Ainsi les Etats-Unis fournissent de l'argent à une Eglise qui a annoncé son intention de conquérir l'Amérique".—**Orange Sentinel.**

Vite le médecin aliéniste.

LES TITRES UNIVERSITAIRES AU FRONT

Un capitaine, fort distingué tacticien d'ailleurs, mais un peu trop féru des belles-lettres, se présente pour la première fois à son général, un vieux finaud, à qui "on ne la fait pas".

—Capitaine X... docteur ès lettres!

Le général ne bronche pas, s'incline avec un aimable sourire:

—Général X..., certificat d'études primaires!

PETITE RECETTE

L'éternuement, cruel pour les blessé, est très dangereux pour les sentienlles, dont il décèle la présence aux ennemis. Les "poilus" on, paraît-il, trouvé un moyen pratique de le combattre:

"Pour empêcher l'éternument, rien de plus simple: dès que vous ressentez le premier picotement nasal, prélude de cette explosion salivante, dont le bruit se traduit par l'onomatopée: "Atchi!" appliquez avec force votre langue le long de votre palais, comme si vous vouliez en décoller un bonbon qui y serait attaché. Et recommencez l'opération si le picotement récidive. Il est bien rare que ce moyen soit inefficace."

C'est vraiment facile et rien ne coûte d'essayer.

NOEL ET LES FETES CHRETIENNES

Noël! Noël! Noël!

Le curieux cri de joie de nos pères ne retentit plus aujourd'hui dans la rue ni sur les places; les basochiens ne courent plus dans la ville, torches en mains, rossant le gué et brisant les reverbères; des bergères élégantes, en habit zinsolin, et les trois Mages, costumés comme des Persans de fantaisie, ne viennent plus adorer l'Enfant-Dieu, étendu dans une crèche agrémentée de rubans et de faveurs roses. Le coq de la Passion ne crie plus: **Christus natus est;** le boeuf de la crèche: **Ubi?** l'agneau de saint Jean: **In be be Bethlehem,** et l'âne ne conclut plus par un **Hi han iamus,** pour **hic eamus,** "allons-y." Tout ce naïf scenario a disparu; mais qu'importe! Sous les voûtes des temples qui ruissellent de lumière, aux chants inspirés de l'Eglise, les âmes, disons-le bien haut, ne sont pas moins émues qu'autrefois, et, si nous n'avons plus l'ingénuité des vieux âges, nous n'en avons pas moins perdu la ferveur.

Les menhirs, subissant le charme de cette nuit sablée d'étoiles, ne se livrent plus, sur la lande armoricaine, à une danse échevelée, et les cromlechs ne se passent plus la fantaisie de dévaler sur la colline pour aller boire à la rivière prochaine. A l'heure où sonne minuit, les animaux ne s'entretiennent plus dans le langage des hommes, et

Les boeufs couchés dans l'étable,
D'une voix triste et lamentable,
ne comptent plus
... ceux qui doivent mourir.

Mais toutes les légendes, toutes les traditions et toutes les coutumes ne sont pas évanouies, et, aujourd'hui encore, ne sait-on pas que les anges, se laissant glisser sur un rayon de lune, viennent suspendre aux branches de l'arbre ou déposer dans le soulier de satin mille jouets et mille sucreries pour les enfants sages?

Il n'y a pas longtemps encore que, dans certains villages de la basse Normandie, douze jeunes filles, vêtues en bergères, venaient présenter, à la messe de minuit, un agneau blanc étendu dans une manne ornée avec soin de rubans et de pompons roses. Le cortège défilait sous les arceaux de la nef, et quel cortège! D'abord le bedeau, portant gravement, au bout d'une perche, une étoile en carton doré; puis les trois Mages, costumés en Turcs, marchant côte à côte; puis les vierges folles, avec leurs lampes éteintes, et les vierges sages, avec leurs lampes parfaitement éclairées; puis encore l'archange Gabriel, toujours le garçon le plus beau et le plus intelligent de l'endroit, avec des ailes dans le dos, se retournant de dix en dix pas pour saluer la Vierge Marie; saint Joseph suivait, gardant modestement le petit agneau; enfin les bergers, drapés dans leurs manteaux amadou, et les bergères, habillées de blanc, avec écharpes et ceintures bigarrées et leurs houlettes enjolivées de rubans, formaient des figures emblématiques, toutes à la plus grande gloire du Seigneur. L'un portait l'arbre de Jessé garni d'oranges, l'autre la verge d'Aaron bien vernissée, le troisième la fatale pomme, le quatrième le serpent maudit. A la suite s'avançait un orchestre composé de deux violons, d'un hautbois, du serpent de la paroisse et de 5 à six cornemuses. A défaut d'orgue, cet orchestre accompagnait les voix de trois ou quatre bergères, dites "les saintes femmes", qui chantaient de vieux noëls.

Vers le milieu du dernier siècle, les jansénistes, imprégnés du maussade esprit de Saint-Cyran, protestèrent contre ces naïves idylles et les firent supprimer dans la plupart des diocèses. Très souvent le curé, aidé de quelques clercs, imaginait de donner à ses ouailles le spectacle d'un mystère naïvement composé, plus naïvement exécuté. L'école de Port-Royal s'indigna de ces représentations scéniques et les fit bannir de l'église, sous prétexte qu'à la suite des fêtes, les paysans buvaient un peu plus que d'ordinaire, et qu'un "esprit de dissipation" s'emparait de la paroisse. Les branles et les danses, auxquels les paysans se livraient volontiers le jour des solennités re-

(A suivre sur la page 8)

LE COIN DES DAMES

NOEL! Il faut entendre tomber ce mot des lèvres d'un enfant, pour bien comprendre ce qu'il renferme de poésie, d'espérance et de bonheur. Noël! C'est le plus joyeux des jours, c'est le jour des dons, c'est le jour qui apporte au petit le jouet tant désiré, si ardemment souhaité pendant de longues semaines. Pour nous, il est celui du bonheur, car il nous est permis alors de contempler le plaisir qu'éprouve ce cher enfant à la vue du jouet qu'il possède, qu'il tient enfin dans ses petites mains. Pour nous, c'est aussi le jour du souvenir; souvenir déjà lointain de nos jeunes années alors qu'heureux, sans souci, notre front ne portait encore aucune trace des inquiétudes de la vie.

Noël! Mais c'est le plus grand, le plus beau, le plus sublime des jours puisque c'est celui que Dieu choisit pour faire don à la terre de son Fils unique. Ce jour est rempli de Lui et malgré tout ce que notre monde offre de distraction, notre pensée revient sans cesse méditer ce grand mystère et nos oreilles gardent encore tout frais l'écho des chants et des airs si doux, si suaves des vieux noëls. Réjouissons-nous donc de ce don si précieux qui devrait faire de notre monde un monde meilleur.

Oui, Noël est bien le jour des dons. L'enfant à le voir tendre sa main, rêver tendrement à ce qu'il recevra, a quelque chose du mendiant. Aussi le plaisir de donner est-il éclipsé par la joie bruyante de ce petit être qui ne peut contenir son bonheur. Donnons, oui donnons à nos chers petits dans la mesure de nos moyens et comme "Camille" le disait si à propos dans sa chronique du 30 novembre: "Réservons pour nos parents, nos enfants et quelques amis très chers ce dont nous pouvons disposer." Quelque soient nos moyens, n'oublions pas qu'un grand nombre d'enfants dont les parents sont peu fortunés ne connaitront pas les joies de recevoir ce qu'ils ont cependant bien ardemment demandé au petit Jésus. La tristesse des parents jettera un voile de mélancolie sur ce jour qui devrait briller de gaieté.

Sachons retrancher le superflu et faire comprendre à nos enfants que d'autres sont privés des charmes de la Noël: que c'est généreux de partager avec les petits infortunés et que sacrifier un jouet c'est jeter un rayon de joie dans leur coeur.

Que de pauvres malheureux, absents loin de leur foyer, porteront en ce jour leurs regards vers l'horizon, comme pour découvrir dans le lointain la demeure qui abrite ceux qui leur sont si chers! Que de pauvres infortunés soupireront après cette liberté qui est la berté de l'homme et qu'il faut parfois si peu pour perdre! Que de pauvres mères, sans époux, entourées de leurs enfants, laisseront couler, ce jour, furtivement une larme pour le cher absent!

Que de foyers, cette année, seront vides du père qui ne reviendra plus. Les pauvres plus petits ne comprendront peut-être pas encore la perte douloureuse de leur père mais la mère et les aînés sentiront comme un lourd fardeau peser sur leur coeur en pensant à celui qu'il y a un an partageait leurs joies du foyer. Plus d'une mère verra deux et même trois absents qui peut-être ne viendront jamais prendre leur place sous le toit qui les a abrités si longtemps. A ces mères généreuses, à ces mères héroïques, à ces mères angoissées, à ces mères en larmes, offrons au Jésus nouveau-né le don d'une fervente prière.

GERTRUDE.

12 décembre 1915.

VOUS est-il donné de vivre avec des personnes aimables, qui toujours ont le sourire sur les lèvres et dont les manières gracieuses, enjouées, charment tout le monde, attirent les coeurs, si bien qu'il est impossible de ne pas les aimer... C'est là un petit coin du ciel sur terre, un avant-goût de la véritable patrie qu'un semblable milieu!...

S'il ne dépend pas de nous d'être naturellement aimable nous pouvons toujours travailler à le devenir, en réformant le caractère s'il est ombrageux, s'il s'irrite à la moindre contradiction, afin de ne pas trop étaler aux yeux de notre entourage que l'égoïsme et l'orgueil règnent en "Maîtres" dans notre petit intérieur. "C'est si joli d'être gracieux, d'être joyeux", répète-t-on souvent, mais ça semble démodé de nos jours... Pourtant une gaieté sans saccade, sans griserie est bien le signe d'une grande vigueur d'esprit comme la preuve non équivoque d'une force morale qui sait résister à tout; à l'angoisse qui étreint l'âme par moment, à la tristesse de l'heure qui passe comme à l'ennui qui fait le fond de la vie humaine. N'est-ce pas encore ces êtres si bien doués qui jouissent le plus de la vie tout en rendant heureux ceux qui vivent en contact avec eux. Contrairement à ces personnes qui ont le don d'énerver, d'impatienter leur entourage par le ton sec, la façon blessante dont ils font leurs remarques ou donnent leurs ordres... De ces mines sombres, ça vous glace... comme la douche d'eau froide... Pour peu on s'enfuirait de ce milieu où l'affabilité est absente!...

A certaines heures, néanmoins, on constatera que ces personnes savent être aimables pour leurs amis, mais dans l'intérieur familial, on donnera aux plus intimes le "deshabillé" de son humeur, de ses manières. Le masque flatteur se déposant sur le seuil de la porte on n'aura pour les siens que des formes rudes, un ton brusque, dédaigneux, qui frisent l'égoïsme et l'orgueil, violant par là les lois les plus vulgaires du savoir-vivre...

Si la politesse est de première nécessité pour les amis, elle est surtout indispensable dans l'intimité d'une famille, où les rapports journaliers seraient exposés à bien des froissements, si l'aménité n'était en quelque sorte cete ouate si légère qu'on place entre les objets précieux pour les empêcher de se briser ou tout au moins de se heurter... Avec un tout petit peu d'esprit chrétien on arriverait à polir bientôt ces manières agaçantes, irritantes et l'on ferait bonne figure devant un oubli, un délit ou d'autres vétilles de peu d'importance.

De là, ces petites vertus humbles et cachées embaumeraient pour l'instant le foyer domestique et plus tard formeraient un diadème de gloire à ceux qui les auront cultivées et pratiquées.

FRANCOISE DES BOIS.

Décembre 1915.

RECETTES

Gâteau aux fruits

Ingrédients: 2 tasses de sucre brun; 1 tasse de beurre; 2 oeufs; 1 tasse de lait sur; 1 cuillerée à thé de soda; 1½ cuillerée à thé de clou de girofle; 1½ cuillerée à thé de cannelle; 1½ cuillerée à thé de gingembre; ¼ d'une cuillerée à thé de sel; 1 tasse de raisins; 1 tasse de raisins de Corinthe; 1 citron.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble, ajoutez les oeufs bien battus puis le lait avec le soda dissout dedans. Mélangez la farine avec les raisins, les épices et le sel, puis ajoutez cela aux premiers ingrédients et faites cuire bien tranquillement.

* * *

Gâteau Eponge

Ingrédients: 2 oeufs; 1 tasse de sucre; 1½ d'eau; 1½ cuillerée à thé de crème de tartre; 2 cuillerées à thé d'essence de citron; assez de farine pour faire une pâte molle.

Préparation: Battez les oeufs jusqu'à ce qu'ils soient très légers, ajoutez le sucre et battez encore. Sassez la farine avec la crème de tartre et ajoutez aux oeufs, au sucre et à l'eau. Mettez l'essence et faites cuire dans un fourneau modérément chaud.

Gâteau "Jelly Roll"

Ingrédients: 1½ tasse de sucre; 3 oeufs; 1 tasse de lait doux; 1 tasse de farine; 3 cuillerées à thé de poudre à pâte.

Préparation: Battez bien les oeufs, ajoutez le sucre et brassez bien jusqu'à ce que le sucre soit fondu, puis ajoutez le lait. Sassez la farine avec la poudre; ajoutez au reste et battez longtemps. Mettez dans un moule plat et laissez cuire dans un fourneau chaud. Mettez sur une serviette, étendez de la gelée et roulez le gâteau.

Madame B.

UNE PETITE AME

J'ai lu que l'on vit arriver dans le ciel une petite âme inconnue qui entra tout droit sans avoir éprouvé aucune fatigue, ni versé une larme, ni subi un malheur, ni rien fait d'éclatant.

Le bon Dieu lui assigne une place très glorieuse et il y eut dans toute l'assemblée des saints une espèce de murmure étonné.

Les regards se tournèrent vers l'ange gardien qui avait amené cette petite âme.

L'ange s'inclina devant Dieu, il obtint la permission de parler à la cour céleste et de ses lèvres tombèrent avec un bruit plus léger que celui des ailes du papillon, ces paroles que tout le ciel entendit:

"Cette âme a toujours pris de bonne grâce sa part de soleil, d'ombre et de poussière et n'a jamais rien contesté dans tout ce qui n'offensait pas Dieu."

L. Veuillot.

L'ATTITUDE DE LA GRECE

Paris, 15. — D'après des nouvelles d'Athènes, le gouvernement grec a décidé de rappeler les troupes qui se trouvent à Salonique.

D'après une note officielle publiée hier par le gouvernement grec et transmise par le correspondant de l'agence Havas à Athènes, les problèmes militaires liés à la présence de troupes des puissances de l'Entente à Salonique sont sur le point de recevoir leurs solutions.

La note envoyée par le correspondant dit:

"Hier après-midi, les ministres de la Quadruple-Entente ont rendu visite au président du conseil et ont échangé avec lui des vues concernant les négociations entamées à Salonique entre les autorités militaires des puissances de l'Entente et celles de Grèce au sujet des questions locales de nature militaire.

"Ces négociations sont sur le point de recevoir une solution définitive."

Télégraphiant aujourd'hui d'Athènes, le correspondant de l'agence Havas dit que M. Skouloudis, en répondant hier aux représentants des puissances de l'Entente qui le pressaient de donner une prompte solution des problèmes militaires en Macédoine, a répété que la Grèce était disposée à faire toutes les concessions qui ne sont pas incompatibles avec la souveraineté et la neutralité du pays.

Il est certain, ajoute la dépêche, que les diplomates de l'Entente, par suite de la discussion qui a suivi la visite au président du conseil, ont été convaincus que le gouvernement grec cherchait une solution satisfaisante du problème.

Le correspondant ajoute que, dans les milieux gouvernementaux, on donne l'assurance que les puissances de l'Entente s'abstiendront dorénavant d'employer des mesures coercitives.

* * *

Londres, 15. — Une dépêche de Salonique à l'agence Reuter, datée du 11 décembre, dit:

"Une profonde sensation a été causée par la déclaration, provenant de source française, que le colonel Phallis, de la commission grecque, a déclaré au nom du gouvernement grec, au cours d'une conférence tenue hier avec les généraux français, que si l'armée bulgare jugeait nécessaire de franchir la frontière grecque pour poursuivre les armées alliées, l'armée grecque, de manière à éviter toute collision, se retirerait devant les troupes bulgares."

Le Miracle de la Vierge Sarrasine

Guillaume d'Herbilly était imagier. Il avait taillé dans la pierre, pour les églises de sa province, beaucoup de Vierges et de Christs d'Apôtres et de Prophètes, et de Jugements derniers. Il avait taillé aussi, avec prédilection, des Bethsabées au bain, des Dalilas coupant la chevelure de Samson, et des Suzannes entre les vieillards. Il aimait son art et, quoiqu'il fût bon chrétien, il était surtout sensible aux formes des corps et aux mouvements de la vie.

Il partit pour la Croisade avec son maître, le comte Etienne de Blois, moitié par le zèle de délivrer le tombeau du Christ, moitié par la curiosité de voir des choses nouvelles.

Il passa les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Epire, fut à Byzance, puis à Antioche, enfin sous les murs de Jérusalem. Il se battit aussi bien qu'aucun de ses compagnons et endura beaucoup de maux. Or, pendant le siège de la ville sainte, il fit connaissance avec une dame sarrasine qui, non loin du camp des croisés, habitait une maison carrée et blanche de chaux au milieu de fleurs éclatantes et d'arbres odorants. Cette femme vivait mal, mais elle était jeune et belle. Emu par cette beauté qui différait de la beauté de France, enclin à prendre du plaisir après tant de fatigues, loin de son pays et du clocher de son église, et parce que les hommes se croient plus de choses permises en pays étranger, Guillaume s'abandonna immodérément aux séductions, ou plutôt aux maléfices de cette païenne, et oublia le salut de son âme.

De retour dans son pays, le comte de Blois, pour s'acquitter d'un voeu, fit construire une chapelle en l'honneur de la Nativité de Jésus. Guillaume fut chargé des sculptures. Il représenta, au-dessus de l'autel, par des statues peintes, l'enfant dans la crèche, la Vierge Marie, Joseph, les bergers. Mais, comme il savait qu'ils étaient de la même race que les habitants des pays d'Orient, il donna aux bergers et à saint Joseph les figures qu'il avait vues aux Sarrasins. Et, quand il tailla l'image de la Vierge, il la fit, sans le vouloir, à la ressemblance de la Sarrasine avec qui il avait péché.

La chapelle achevée, on l'inaugura en grande pompe. On admira l'oeuvre de Guillaume. En vain un clerc fit cette réflexion, que la Vierge Marie n'avait pas trop l'air d'une chrétienne: comme elle était belle elle plût à la foule et fut bientôt plus honorée et plus invoquée que les madones des plus fameux pèlerinages de la région.

Mais bientôt on s'aperçut que la Vierge de Guillaume n'était pas une bonne Vierge. Non seulement elle n'exauçait pas les prières, mais elle faisait le contraire de ce qu'on lui avait demandé. Par exemple, quand on lui demandait la guérison d'un malade, ce malade ne manquait pas de mourir. La sécheresse était extrême, on implora d'elle la pluie, et la sécheresse redoubla et les récoltes furent perdues. Une femme, qui avait fait une neuvaine pour avoir un garçon, eut deux filles.

Et ce qui demeurait secret était plus terrible encore. Les épouses ou les jeunes filles, qui imploraient cette Vierge contre la tentation y succombaient inévitablement.

C'est qu'un démon était dans la Vierge de Guillaume. Et ce démon était dans la statue parce qu'il était dans l'imagier. Et il était dans l'imagier parce que l'imagier ne pouvait oublier la païenne de là-bas.

Guillaume continuait donc de porter en lui un amour mahométan. Il était devenu le plus grand débauché de la contrée. Et, à mesure que croissait la folie de ce malheureux, croissait aussi la malfaisance de la trompeuse idole qu'il avait taillée et se multipliaient ses refus de guérir les malades et de protéger les fruits de la terre.

* * *

Or il n'y avait pas dans tout le pays de fille plus sage que la petite Toinon. Elle était pauvre et vivait avec sa grand'mère du produit d'un maigre champ et d'un petit troupeau de chèvres; mais son âme était un trésor d'innocence et de bonté à ravir les anges.

Sa grand'mère étant tombée malade, Toinon vint prier la Vierge de la crèche. Elle priait de tout son coeur, en fixant sur l'image des yeux d'un bleu aussi pur que celui des bluets et des pervenches et où n'avait jamais passé l'ombre d'un désir mauvais.

Il se trouva que Guillaume l'imagier était dans la chapelle. Il y venait souvent pour le plaisir de regarder sa Vierge et de renouveler en lui le souvenir de la dame musulmane. Mais ce jour-là il ne la regarda pas longtemps: il en fut détourné par la grâce ignorante de la petite Toinon, et par son charme ingénu et blond, si différend du brun sortilège de l'autre femme.

Il suivit Toinon quand elle sortit de la chapelle, et il s'apprêtait à l'aborder par des propos galants; mais elle leva sur lui des yeux si étonnés qu'il ne sut que dire; il la laissa rentrer chez sa grand'mère et s'en fut rêver dans les champs.

Toinon trouva sa grand-mère non pas guérie, mais calme et qui sommeillait. Le lendemain, elle retourna à la chapelle. A mesure que la jeune fille priait, le visage de la statue devenait plus doux et plus chrétien, comme si, d'être priée par Toinon, cela mettait peu à peu dans la Vierge sarrasine une âme plus pareille à celle de la jeune fille.

Et Guillaume aussi, caché dans un coin de la chapelle, sentait le démon se retirer de lui en même temps qu'il semblait sortir de la statue par la vertu de l'honnête amour que lui inspirait Toinon.

Rentrée dans sa maison, Toinon vit sa mère-grand levée et en train de se faire une soupe. C'était la première fois que la Vierge de Guillaume exauçait une prière. Elle était donc désensorcelée. Toinon, joyeuse, sortit pour annoncer aux voisines la bonne nouvelle. En chemin, elle rencontra l'imagier qui la demanda poliment en mariage, et elle ne dit pas non.

A partir de ce jour, la Vierge de Guillaume fit des miracles tant qu'on voulut. Et l'on remarqua bientôt que ses yeux, qui étaient trop longs et noirs, étaient devenus ovales et presque bleus: que sa bouche trop rouge avait pâli et que tout son visage avait pris un aspect plus honnête, soit par le départ du diable qui avait habité en elle, soit par l'effet du temps et de l'usure.

Jules Lemaitre,
de l'Académie française.

LES PACIFISTES SE CHAMAILLENT

La politique du président Wilson cause de nouvelles dissensions à bord de l' "Oscar II". — Un appel aux chefs d'Etat

A bord de l' "Oscar II", par télégraphie sans fil, via le "Noordam", 15. — Une résolution condamnant la politique de préparation du président Wilson, présentée hier soir, a soulevé de nombreuses objections de la part de plusieurs membres de l'expédition Ford. Le juge Lindsay de Denver, a été l'un des plus forts protestataires. Il parla même de quitter le vaisseau dès son arrivée en Europe, si une pareille résolution, qu'il considère antipatriotique, était adoptée.

Un appel a été fait aux souverains d'Europe individuellement, leur demandant de mettre fin au plus tôt à la guerre. Ils se disent inspirés par des motifs d'humanité. Ils déclarent que l'idéal commun à chaque individu devrait être une base sur laquelle on pourrait établir une paix qui répondrait aux aspirations de tous. Il est temps de faire cesser ce carnage, il y a eu assez de souffrances endurées, assez de destructions. Dix mille vies sont sacrifiées tous les jours.

C'est le désir d'aider à rétablir la paix sur des bases solides et durables qui a poussé les citoyens américains à entreprendre ce voyage. Ils croient remplir les voeux des citoyens de tous les pays neutres.

Ils annoncent pour bientôt un congrès qui soumettra des propositions de paix et ils demandent en attendant de déclarer un armistice. Ils leur demandent de laisser les négociations se poursuivre afin d'éviter aux soldats un autre hiver dans les tranchées. Il n'y a que la médiation et la discussion qui peuvent mettre fin à la guerre. L'appel est signé, au nom de tous, par Henry Ford.

LES FINANCES DE L'ANGLETERRE

Le gouvernement britannique décide d'acheter des valeurs américaines

Londres, 17. — Le gouvernement britannique a décidé d'acheter des valeurs américaines et de les payer en bons du trésor d'une durée de cinq ans à 5% d'intérêt annuel.

Cette décision a été annoncée à la chambre des communes par le chancelier de l'Echiquier.

Répondant à des critiques, M. MacKenna a dit qu'il désirait qu'il soit bien entendu qu'il n'avait pas l'intention d'encombrer le marché américain de vastes quantités de titres.

Le gouvernement britannique a l'intention, ajouta-t-il, de conserver ces titres et de ne s'en servir que comme garanties pour maintenir l'équilibre du change.

Après une discussion assez longue, le projet de loi du gouvernement fut adopté par la chambre des communes.

* * *

La décision prise par le gouvernement britannique d'acheter des valeurs américaines n'a causé aucune surprise dans les milieux financiers de New-York, où l'on savait que ce projet était l'un de ceux qui étaient à l'étude à la trésorerie britannique.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA RELIGION AFFAIRE D'ARGENT

Le train s'ébranle pour Saint-Jérôme. Le compartiment des fumeurs est presque désert, deux hommes et c'est tout.

L'un, dans la trentaine, est tiré à quatre épingles, et semble frais déballé d'un rayon de magasin: cravate, plastron, faux-col, tout est flambant neuf. Monsieur fait l'impression d'un mannequin exposé aux vitrines, qui, fatigué de la ville, va respirer l'air des champs et se détendre un peu.

En effet, monsieur se détend. Il allume une cigarette égyptienne, déplie un sale petit journal, où s'étalent de grosses annonces de gin et de whiskey, ajuste son lorgnon, étend les pieds sur le banc d'en face, et dit, entrecoupant sa lecture, pour lancer au plafond une bouffée de tabac, qui monte en spirales grises.

L'autre voyageur est un marchand, jovial et sans cérémonies. Il a tiré sa pipe, et pendant que le petit crevé d'en face grille des cigarettes égyptiennes, lui se délecte du tabac de son jardin, et semble rêver déjà aux joies du retour au foyer.

Tout à coup le petit monsieur dépose le journal, retire ses jambes, pousse un soupir de satisfaction, tord la pointe droite de sa moustache, et, d'un air triomphant. se frappant sur la jambe: Ca c'est tapé, nom d'un chien!

Le marchand regarde: l'enthousiasme de son voisin le laisse froid. Le joli monsieur veut briser la glace et d'un air de cérémonie: Vous avez lu sans doute l'article de X. dans le dernier numéro du...?

—Non, monsieur; je ne lis que les bons journaux, et celui-ci sent mauvais.

—Ah! vous êtes bien tous les mêmes, vous autres catholiques; la lumière vous fait peur! Si vous lisiez ces pages de nos esprits libres de préjugés de secte, vous ouvririez les yeux, vous comprendriez qu'on vous gruge, que la religion en un mot est une affaire d'argent.

—Oh! oh! pas si vite mon petit, fait alors le marchand, en regardant son vis-à-vis bien en face; j'ignore si l'on m'a élevé sous un éteignoir, mais on m'a toujours bien enseigné une chose, qu'on a oublié de vous apprendre: C'est qu'il ne faut pas avaler toutes rondes les premières bourdes venues, sous prétexte qu'elles sont imprimées, et se frapper de suite sur la cuisse en s'écriant dans une crise d'enthousiasme: c'est-y tapé, nom d'un chien!

—On voit bien à votre surprise, dit le petit monsieur, d'un ton calin, comme le clergé vous fanatise et vous endort. Veut-on ouvrir les yeux? vous vous emballez, prêts à vous battre pour ceux qui vous pressurent et vous sucent, pauvres Canadiens naïfs!

—Je vous remercie de votre sympathie, réplique le marchand, mais nous n'en avons pas besoin. En vous entendant parler, pardon pour ma franchise, j'éprouve un sentiment de curiosité: si ma question est indiscrète, n'y répondez pas. N'auriez-vous pas par hasard été élevé par le clergé?... Les plus féroces mangeurs de curés que j'ai rencontrés jusqu'ici sur mon chemin, sont ceux qui leur doivent le plus. C'est d'ailleurs tout naturel: la reconnaissance est un fardeau si lourd!

—Monsieur, je sors des lycées de France et je m'en vante.

—Ah! tant mieux, ça me soulage... vous êtes alors plus aveugle que méchant.

—Aveugle vous-même, qui ne voyez pas le prêtre passer sa vie à vous tendre la main.

Le prêtre passe sa vie à demander de l'argent

—Le triste métier que le sien alors! Avez-vous tendu la main, vous? Moi, je l'ai fait. Une fois, dans ma paroisse, j'ai passé de rang en rang, quêtant pour un pauvre diable dont la maison avait brûlé. Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie, et c'était en plein hiver; j'en ai sué une semaine. Tenez, j'aimerais mieux aller casser de la pierre à Saint-Vincent-de-Paul que de passer ma vie à quêter pour moi..., cela va sans dire, mais même pour les autres. Avez-vous tâté à ce métier-là, vous?

Le petit **frais,** pour se donner un air, tira une cigarette.

—Si les prêtres demandent, d'abord, sachez-le, ce n'est pas pour eux, car d'ordinaire c'est à la fabrique de fournir leurs honoraires. Si les prêtres n'avaient en vue que leur bien-être et leur popularité, et non pas le bien de la paroisse et celui des oeuvres, ils feraient silence sur la question d'argent. Mais, parce qu'ils ont à coeur l'intérêt général, ils demandent, et ceux qui n'ont pas le coeur de donner, les critiquent. Et comme ils ramassent peu, ils demandent toujours. Voilà tout le mystère.

Je comprends par exemple sans peine, que votre curé demande souvent, s'il a beaucoup de paroissiens de votre calibre; car, j'imagine, vous n'avez pas dû donner grand'chose jusqu'ici aux oeuvres paroissiales, entretien d'église, écoles, asiles, hôpitaux? Mais je suis indiscret.

—Tout cela c'est l'affaire du gouvernement.

—Ah! le gouvernement, attends s'il vient. L'église aurait le temps de crouler, et les malheureux de mourir bien des fois, avant que le gouvernement se fût décidé d'agir. Et puis, s'il venait, qui paierait la note en fin de compte? nous,nous, et elle serait salée. Les taxes grossiraient comme les citrouilles à l'automne.

—Mais enfin, fait le petit monsieur, vous ne nierez pas que les curés vous font payer pour tout?

Les curés font payer pour tout

—Pour tout! C'est vite dit, ou vite écrit: mais votre journal serait bien embarrassé de le prouver.

Tenez, moi qui vous parle, j'ai été fait enfant de Dieu sans payer le sou; tandis que pour être conseiller municipal, échevin, député, voire même franc-maçon, il faut y mettre de sa poche. Or le titre d'enfant de Dieu vaut bien le titre de conseiller et surtout franmaçon! Car on paie, et vous devez en savoir plus long que moi sur ce chapitre, on paie, paraît-il, une cotisation annuelle dans l'Emancipation; sinon on est excommunié... Demandez plutôt à ceux qui rédigent votre petit journal.

Ca coûte plus cher dans l'église du diable, que dans celle du bon Dieu. Car, j'ai été baptisé, confirmé, je me confesse et je communie toutes les semaines, et le curé ne m'a pas encore demandé un sou pour cela. Convenez-en, c'est bon marché!

—Mais les baptêmes, les mariages, les enterrements, fait le petit monsieur!

—Et d'abord quand il faudrait donner quelque chose dans ces trois circonstances de la vie, vous n'avez pas le droit d'en conclure qu'il faut payer pour tout. Car, règle générale, on ne vient au monde qu'une fois; on se marie, — soyons généreux pour les [illegible] — on se marie en moyenne deux fois; et l'on [illegible] une fois au plus. Donc cela fait quatre versements à faire durant la vie d'un homme; ce n'est pas encore exagéré.

Mais, est-il bien vrai qu'il faut payer? On m'a conté qu'à mon baptême, mon parrain émerveillé de ma bonne mine, fit sonner les deux cloches pour annoncer ma venue au pays, mais ça ne lui coûta pas aussi cher que de publier la nouvelle dans la gazette et ça me valut quelques bonnes prières qui m'ont aidé à marcher droit. C'est tout ce qu'on paya.

Depuis j'élève une famille; les marmots viennent aussi régulièrement que Pâques, dans l'année, et on n'a pas encore exigé de moi un sou!

Quant au mariage, je suis sûr, l'Eglise, qui ne raffole pas de vieux garçons, est toujours prête à les marier **gratis,** s'ils sont pauvres, et à les enterrer ensuite au même prix.

—N'empêche, fit le monsieur, en secouant les cendres de sa cigarette, que l'Eglise, en cela comme en tout le reste, favorise les riches; car c'est évident dans toutes ces circonstances, les riches sont mieux servis.

L'Eglise sert mieux les riches

—C'est dommage que vous n'alliez pas à l'église. Si vous suiviez dans votre paroissien, depuis la levée du corps jusqu'à la dernière pelletée de terre, jetée sur le cercueil, vous verriez que le prêtre récite les mêmes prières pour le quêteux et pour le millionnaire; l'un n'a pas un **requiescat in pace** de plus que l'autre. S'il y a plus de tapis, de tentures, de cierges, si le catafaque est plus haut dans certains cas, c'est un détail. Qui veut des chandelles les paye, et de fait l'Eglise les fait payer; elle met à contribution la richesse et la vanité des riches pour subvenir à l'entretien du culte. Tous ces extras coûtent cher, mais les demande qui veut, et ceux qui les désirent le savent: c'est une aumône faite à l'Eglise et à Dieu, qui peut rendre plus facile au riche le passage à travers la porte étroite du paradis.

—Si du moins cet argent s'en allait aux pauvres? fait alors le monsieur, maintenant peu à son aise, mais on l'emploie à bâtir, à décorer des églises qui jurent par leur splendeur avec la pauvreté consacrer aux indigents?
du peuple. Pourquoi ne pas le

Mieux vaudrait soutenir les indigents

Pardon mon ami, vous n'avez pas trouvé cela tout seul, réplique le marchand avec son franc rire. Cet air-là, un juif l'a inventé, ou du moins il le chantait il y a vingt siècles, et ce juif a mal tourné, il s'appelait Judas.

Lui aussi, tout voleur qu'il fût, se scandalisa un jour, en voyant Marie-Madeleine verser des parfums sur les pieds de Jésus et il entonna le refrain que vous répétez: "Gaspillage, gaspillage! Et les pauvres crèvent de faim!"

De fait, Judas s'en souciait fort peu des pauvres. C'est d'ailleurs de tradition chez la plupart de ceux qui nous rabattent les oreilles du vieil air. Tiens, regarde... on voit là-bas, émergeant au milieu des cheminées, les toits d'hospices, d'asiles, de refuges. Qui les a bâtis? qui les soutient? L'Eglise et ceux qui donnent à l'Eglise. Ceux qui donnent à Dieu donnent aux pauvres, tandis que ceux qui n'ont pas le sou pour l'Eglise sont sans coeur pour les malheureux. Plusieurs fois l'Eglise a vendu ses calices, ses ostensoirs, pour soulager la misère... les pauvres sont ses enfants chéris. En connaissez-vous beaucoup de mangeurs de prêtres qui aient vendu leur vaisselle, ou fait seulement le sacrifice d'un paquet de cigarettes égyptiennes pour assurer un gite aux malheureux?

Quant aux églises, eh bien, parlons-en.

Les églises sont trop belles

Vous trouvez nos églises belles: nous aussi, Canadiens, et nous en sommes fiers. Vous ne comprenez pas pourquoi sans doute?

S'il s'agissait seulement de nous réunir pour une action quelconque, nous louerions une grange, nous bâtirions une salle modeste, car nous ne sommes pas difficiles. Mais pour recevoir et abriter le propriétaire, le seigneur, le roi de la paroisse et du monde entier nous tenons à faire les choses de notre mieux .Dieu mérite bien, ce me semble, qu'on le loge convenablement, et qu'on prélève quelque chose sur les biens dont il nous donne la jouissance. La splendeur de nos églises proclame notre amour de Dieu, et voilà pourquoi nous sommes fiers de leur beauté.

—Je ne veux pas discuter ces sentiments d'un peuple arriéré, dit froidement le petit monsieur; mais je vous croyais assez intelligent pour constater qu'on vous exploite dans vos églises, et que vous ne pouvez pas même vous asseoir dans un banc sans payer...

—Tout doux, tout doux, n'exagérons pas. Et puisque vous m'amorcez, je vais vous montrer la situation à son vrai jour. Vous verrez qu'elle n'est pas précisément telle que la décrivent les calomniateurs du clergé, et qu'ils ont tort de pousser des cris de paon qu'on écorche.

—Décidément, monsieur, vous êtes un fanatique.

—Pardon, je suis un convaincu et c'est assez. Venons aux faits.

Frais annuels de la fabrique

Je regrette, monsieur, que vous ne soyez pas catholique, parce que peut-être auriez-vous été marguiller, vous auriez alors une idée des frais annuels que comporte une église, et des dépenses que la fabrique doit rencontrer.

Et d'abord il faut bâtir... et par suite emprunter. Or, par le temps qui court, impossible d'acheter le terrain, de construire presbytère, église et sacristie, et de meubler et décorer tant soit peu le tout à moins de $100,000. Ce qui grève du coup la fabrique de $5,000 au bas mot, d'intérêts.

Ajoutons à cette somme, les autres dépenses courantes et nous avons ce joli tableau.

Intérêts des $100,000...	$5,000.00
Assurances	200.00
Chauffage	900.00
Taxe d'eau	300.00
Organiste	350.00
Réparations de toutes sortes	600.00
Maître de chapelle	300.00
Bedeau	300.00
Vicaire	200.00
Curé	600.00
Achats d'ornements	100.00
Total	$8,850.00

Et remarquez bien que je ne dis rien de l'amortissement de la dette, amortissement qui s'impose.

Or, comment payer tout ça chaque année? Voilà le problème qui s'impose et que les curés doivent résoudre.

On fait payer les bancs

Pour combler ce vide, où trouver les revenus? — Les dîmes? Quand elles sont payées, elles sont tout au plus une fraise dans la gueule d'un chameau. Les quêtes? elles sont souvent dérisoires ou vont à quelque bonne oeuvre. Que faire?

L'Eglise a pris un autre moyen; elle demande quelques sous noirs pour les places de banc à l'église, tout en usant la plus grande délicatesse. Et voilà l'histoire du paiement des sièges, paiement bien raisonnable et bien léger d'ailleurs, mais qui a le don d'agacer ceux qui ne mettent pas les pieds à l'église.

Que l'ouvrier donne des pièces blanches dans les buvettes, aux théâtres et aux **scopes,** ces esprits supérieurs trouvent la chose toute naturelle, mais qu'on demande à ce même ouvrier un ou deux sous pour Dieu et l'entretien de de son temple, la rage les prend, ils ne se possèdent plus, ils crient à la tyrannie.

—Ils veulent vous élargir l'esprit, vous émanciper du joug pesant du clergé, voilà tout.

—Eh bien, monsieur, qu'ils nous laissent la paix, car à la fin du compte on pourrait bien se fâcher et les envoyer au diable.

—"Saint-Martin, embranchement pour Ottawa!" crie le conducteur.

Et le petit monsieur descend.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA PERSECUTION AU MEXIQUE

La guerre européenne a rejeté dans l'ombre la question mexicaine et l'on est enclin à oublier la persécution dont les catholiques sont victimes au Mexique. La reconnaissance du gouvernement de Carranza par la république américaine n'a aucunement amélioré la situation. L'anarchie continue à battre son plein dans ce beau et riche pays du Mexique qu'avait rendu si prospère la vigoureuse administration de Porforio Diaz. Ce sont surtout les ordres religieux qui souffrent de ce régime d'anarchie. On en peut juger par l'extrait suivant d'une lettre d'une supérieure d'ordre religieux au Mexique.

Depuis le mois d'avril, tous les établissements d'éducation chrétienne sont fermés, les membres dispersés, exilés, les maisons volées pour y implanter des écoles athées; c'est la persécution religieuse dans toute sa force. Nos prêtres sont expatriés, mis en prison, maltraités; il n'y en a plus qu'un seul dans chaque ville. Nous vivons les jours des Catacombes; de temps à autre, messe à 3 heures du matin, très en secret; à côté de cela, ce sont aussi les jours de la Terreur, car nous ne voyons que bandits autour de nous; c'est le vol, la destruction sous toutes ses formes.; tous les riches sont dépouillés de leurs biens, les récoltes saccagées, les fermes pillées, le bétail volé, tué pour la nourriture des troupes. Comme c'est la force brutale qui domine, si on résiste, on est fusillé sur-le-champ. Tous les biens du clergé pris; ainsi que les communautés d'hommes ou de femmes; les prêtres mis à rançon. Tous nos évêques ont fui; depuis deux ans, il n'y en a pas un seul dans la République, les quelques prêtres qui ont pu échapper vivent cachés.

Toutes les familles comme la mienne ont disparu. Les Dames du Sacré-Coeur de Guanajuato s'en vont ces jours-ci: elles ont quinze jours pour quitter la République. On ne veut plus de religion; c'est pourquoi depuis six mois le gouvernement s'est attaqué à tous les collèges. Depuis le mois d'avril, toutes nos oeuvres sont paralysées; nos pensionnats, nos écoles gratuites, oeuvres du dimanche, par avis officiel, sont fermés. Nous sommes sans travail; dès lors, séparées dans plusieurs maisons sans notre cher uniforme; les lois contre les couvents appliquées dans toute la rigueur; nos dernières jeunes filles reçues sont dans leurs familles Le 9 juin, j'ai eu la visite du gouverneur avec seize hommes armés jusqu'aux dents, le fusil en main; oh! ma chère Soeur, quels moments... L'expulsion m'a été signifiée en forme (notre bonne Mère Marie de Sales a paré le coup), grâce à notre propriété que j'ai vendue au P. Isenring, reconnu Américain. Nous sommes les seules encore debout! J'ai confiance que, s'il faut un miracle, la Soeur le fera, mais que son oeuvre se fera. Mes enfants d'Ivapnato ont eu deux heures pour évacuer la maison (bien de l'évêché), elles ont été recueillies par le consul français. Elles sont comme nous sans ouvrage, donnent des leçons de piano à domicile, d'autres font du pain qu'elles vendent, etc. Nous espérons des jours meilleurs; sans cela, nous ne pourrions soutenir cette situation, insoutenable, humainement parlant. Je compte sur Notre-Seigneur de toute mon âme et me confie en lui. La ligne de feu a été à quelques kilomètres de Silao; pendant deux mois, toutes les troupes étant ici, oh! que de frayeurs nous avons eues! Quand il y avait fusillade dans la ville, j'enfermais tout mon monde dans la chambre qui me paraissait la plus sûre, priant et espérant; bien souvent les balles ont passé en dessus de nous. Quand tout cela finira-t-il? Il n'y a pas moyen de le prévoir... Nos amies, les Visitandines de Léon, sont depuis un an dans une maison particulière; je crois que les deux autres familles ont quitté leur nid aussi. Et de notre chère France! aucune nouvelle depuis janvier. Nous faisons acte de confiance et d'abandon."

LE CATHOLICISME EN ALLEMAGNE

Au début de la guerre, même à l'heure actuelle, l'on peut dire qu'au Canada, nous connaissons très peu la situation réelle des catholiques en Allemagne. Comme le remarquait récemment un collaborateur du **Correspondant,** beaucoup en sont "encore à la légende du centre catholique allemand, ayant obtenu par sa puissante organisation les plus larges faveurs à ses coreligionnaires". A la faveur de la persécution qui se menait en France contre les catholiques, l'on avait réussi à créer la légende d'une situation idéale pour le catholicisme en Allemagne. Il n'y avait pas d'ombres au tableau. S'il faut en croire le **Correspondant,** il en serait tout autrement. Non seulement les catholiques y sont-ils privés de nombre de droits, mais même sous le rapport de l'organisation matérielle, surtout scolaire, il y a de graves lacunes. Qu'on en juge par ces deux constatations empruntées au collaborateur du **Correspondant:**

"Il y a encore aujourd'hui, confesse un document officiel catholique, des milliers de localités dans lesquelles les catholiques n'ont ni église ni prêtre. Il y a même plusieurs douzaines de paroisses réduites à satisfaire aux besoins de catholiques éparpillés à travers 50, 100 localités et même davantage..."

"Et quelle détresse, au moment de la mort, lorsqu'il faut tant d'heures avant qu'un prêtre puisse accourir! Dans la paroisse de Stralsund, le curé, mandé près d'un malade à 4 heures de l'après-midi, ne put rentrer chez lui, son ministère rempli, que le lendemain matin à 5 heures.

"Si du moins, ces églises si rares étaient décentes! Mais que de fois des lieux profanes en tiennent lieu. C'est dans une chambre, une grange, un hangar d'automobiles, le grenier d'une école, un hall de gymnastique, c'est (quand on le tolère) dans une chapelle protestante que se rassemblent les catholiques autour du prêtre, lorsque ce n'est pas dans une auberge ou une salle de bal."

Voilà pour la situation des églises. Est-ce mieux pour les écoles?

"C'est là le point le plus douloureux... Qui tient l'enfant, tient l'avenir. C'est donc un grave danger pour l'Eglise catholique que des centaines de mille de ses enfants grandissent dans des écoles où l'on ne prie pas, où le crucifix ne règne pas sur les murs, où tout ce qui est catholique n'est souvent que l'objet de sarcasmes et de railleries.

"A ce compte, l'avenir est sombre en Allemagne, car la progression des déchets est redoutable. Peu de temps après 1870, Alban Stolz, pour exprimer la situation alarmante de la **diaspora,** signalait, croyant impressionner son auditoire, 20,000 enfants catholiques élevés dans des écoles protestantes. Que dirait-il de la statistique actuelle? De 54,973 en 1880, 61,543 en 1901, on passe, en 1906, à 70,054, et le relevé de 1911, en Prusse, fournit un total de 79,256."

Le catholicisme allemand perd-il par les mariages mixtes? Souffre-t-il de cette plaie?

Le fait d'être mêlé aux protestants est cause pour les catholiques allemands d'un nombre de cariages mixtes toujours croissants, entraînant, en fait, une diminution du nombre des baptêmes. C'est ainsi que, pour la Prusse seulement, on constate en 1910 une perte de 450,379 enfants sur 789,495 qui auraient dû être baptisés.

"Et si l'on songe, ajoute le rapport, que ces centaines de mille d'enfants ont tous un père ou une mère catholique qui porte souvent devant Dieu la responsabilité de cette perte, nous avons dès lors toutes les raisons de majorer encore ce chiffre de 450,379 en le portant au compte de nos pertes. Nous sommes ainsi amenés, en nous basant sur ce chiffre établi officiellement, à une perte de beaucoup supérieure à un demi-million d'âmes. De plus, le nombre des mariages mixtes, dont la diaspora est le domaine préféré, suit une progression continue tandis que de ces unions, celles qui se font bénir à l'Eglise catholique vont diminuant toujours.

LE PARLER FRANCAIS

Bulletin de la Société du Parler français au Canada, couronné par l'Académie française — Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire

Rédaction et administration: **La Société du Parler français au Canada, Université Laval, Québec.**

Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

Autour de la Ferme



LA CULTURE MIXTE

Je vous avoue que je n'aime pas à écrire ni à dire me mot **Culture mixte**. Le vrai cultivateur ne voit rien dans ce mot mixte; il le trouve inutile, tant il est convaincu que sans animaux on ne fait pas de culture.

Allez voir, si vous voulez, ce cultivateur qui vend pendant son année, une douzaine de cent piastres de lait et autant et plus en animaux, etc., etc.; $3,000 ou $4,000 de blé. Demandez ce qu'il fait et il vous dira: je cultive. Lui, il ne comprend pas comment on peut cultiver autrement.

Mais vous lui direz: nous ne nous donnons pas tant de peine, c'est trop pénible de prendre soin des animaux, surtout en hiver. Nous préférons nous reposer en hiver et l'été nous travaillons. Il est vrai que nos récoltes ne sont pas tous les ans aussi bonnes que les nôtres, mais tous les cinq ou dix ans nous sommes bien payés.

Est-il bien vrai que vous êtes bien payés? Quand il faut travailler pendant trois ou quatre ans, pour avoir une seule bonne récolte il faudrait que les épis soient remplis de grains d'or pour payer toutes les dépenses et donner un bénéfice en plus.

Est-il bien vrai que vous vous reposez en hiver? Si oui, tant pis pour vous et votre famille: l'oisiveté est la mère de bien des vices!

Je ne m'apitoie pas plus qu'il ne faut sur votre sort et je suis convaincu que vous travaillez non seulement autant, mais plus que nos gardiens d'animaux. Vous, par exemple, qui laissez pousser les mauvaises herbes dans vos champs pendant que vous allez faire du foin en juin et juillet, n'est-ce pas un ouvrage que de charroyer ce foin en hiver, pour nourrir vos 20 ou 30 chevaux? Vous devez faire ce travail vous-même. Vos chevaux ne vous donnent rien et il faut les soigner fort pour faire ce charroyage.

Le vrai cultivateur soigne des animaux, mais des animaux qui payent; il ne court pas à 5, 10 ou 15 milles, il prend tout sur sa ferme. Même les mauvaises herbes doot il a débarrassé sa terre, il va les faire manger à ses vaches à lait, qui lui remettront pour ce peu $3 ou $4 par jour.

Avec ce revenu de lait, l'argent qu'il fait avec la viande, puis son blé qu'il récolte tous les ans, ne voyez-vous pas que c'est un seigneur, ce cultivateur-là. Il a de l'ouvrage, mais aussi il a de l'argent.

Ne craignez pas qu'il se fasse mourir le "Canayen": pas si bête. Il engage quelqu'un qui fait son ouvrage; il n'a qu'à diriger ses travaux et il a toujours de l'argent en main. Jamais ses affaires ne sont en souffrance. Je vous le demande: quel est le plus "prince" de vous deux.

Puis, tiens, mon ami, vous avez beau me parler de votre bonne récolte qui vous vient de temps en temps, je ne vois rien de bon dans ce système-là. Je ne vois dans votre culture que le travail d'un exploiteur.

Vous avez entendu parler du travail qu'on fait dans les mines d'or ou de charbon. On appelle ce travail là: Exploiter une mine, c'est-à-dire que ces gens retirent de la mine tout ce qu'il y a, et quand il n'y a plus de minerai, de travail, de gagne-pain, tout est fini et on doit s'en aller ailleurs.

C'est là justement votre travail; vous exploitez votre terre, vous ne faites que lui enlever ses richesses, et, quand elle sera épuisée, votre travail ne vous rapportera plus rien; votre terre sera ruinée et peut-être vous aussi.

Alors, vous ferez comme l'exploiteur de mines que vous imitez: vous irez chercher une autre mine pour la ruiner encore.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.40 à $6.65
Bon choix	$5.50 à $5.85
"Feeders"	$5.40 à $5.75
"Stockers"	$5.40 à $5.60
Moyens	$4.25 à $4.75

Taureaux—

Premier choix	$4.75 à $5.00
Moyens	$4.25 à $4.60
Légers	$3.65 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.50
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Excellents	$5.25 à $5.50
Bon choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.50
Ordinaires	$3.75 à $4.00
Conserve	$2.50 à $2.85

Génisses—

Premier choix	$5.0 à $5.65
Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.65 à $4.85
"Stockers"	$5.00 à $5.40

Cochons—

Moyens	$8.70 à $8.75
Bons légers, 110 à 140	$6.50 à $7.00
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25
(Pigs) Pesants	$6.50 à $7.00
"Stags" et truies maigres	$4.00 à $4.50
Verrats (Pesants)	$3.00

Moutons—

Brebis grasses	$6.25 à $6.75
Moutons	$8.00 à $8.25

Veaux—

De choix, 125 à 225 livres	$6.75 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	30-31

Beurre—

Crèmerie	32-34
Ferme (dairy)	18-26

Saindoux—

En briques	13¼
Seau (20)	$2.87
Caisse (5)	$8.77
Caisse (3)	$8.85

Fromage—

Nouveau	18
Twins	18¼

Viandes préparées—

Boeuf	10
Veau	14
Mouton	15½
Porc	13½

Viandes cuites—

Jambon	13-17
Bacon	20-22
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.08
Poulet	.14
Dinde	.14
Canard	.11
Oie	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$19
Gru	$21

Fleur—

Best Patents	$6.40
Bakers	$5.90
Clears	$5.20
XXXX	$3.95
Avoine roulée	$1.97

Sucre—

Extra, garanti	$7.35

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$16
No 2	$15
No 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$ 9
Blé, fourrage No 4 la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	112
No 2 nord	109½
No 3 nord	105½
No 4	101

Avoines—

No 2 C W	.40
No 3 C W	.37
Extra No 1 fourrage	.37
No 1 fourrage	.34
No 2 fourage	.33

Lin—

No 1 N W C	187
No 2 C W	184

BETES DE BOUCHERIE

N'hivernez pas de pauvres boeufs; engraissez-les tout de suite pour perdre le moins d'argent possible. Au prix où en est la viande vous aurez avantage à élever tous les bons veaux de boucherie.

Pourquoi perdre de l'argent à élever des boeufs de trois ou quatre ans, lorsque les jeunes boeufs ou les animaux de deux ans obtiennent les meileurs prix? Engraissez vos boeufs rapidement et parfaitement.

Hivernez avec soin les veaux et les animaux d'un an; ne leur laissez pas perdre ce qu'ils ont gagné sur les pâturages l'été dernier. Tenez-les en bon état de croissance; et n'oubliez pas qu'il faut pour cela de la nourriture succulente.

N'employez que les meilleurs taureaux de boucherie, et sachez que les bons sont rares.

EXCENTRICITE AMERICAINE

C'est ainsi que les Allemands parlent de l'expédition de Ford le pacifiste

Berlin, 14. — Presque tous les journaux allemands parlent de la mission à la tête de laquelle se trouve Ford, le pacifiste, comme d'une manifestation de l'excentricité américaine.

On pense, en Allemagne, que M. Ford aura peu de chance de montrer dans ce pays et dans les autres pays belligérants, les efforts qu'il fait en faveur de la paix, parce que les passeports des membres de la mission ne sont que pour les pays neutres, ce qui mettra la mission dans l'impossibilité de travailler avec plus d'activité que si elle était restée à New-York.

Il serait possible certainement à l'Allemagne de diminuer la sévérité de ses ordonnances et de permettre aux membres de l'expédition Ford d'entrer dans ce pays sans passeports, mais comme les Allemands savent que la mission est venue en Europe sans aucune approbation officielle tout fait supposer que l'Allemagne n'agira pas ainsi.

• • •

A bord de "l'Oscar-H", par T. S. F., 14. — Henry Ford, chef de la mission des partisans de la paix, qui se rend en Europe, a envoyé un radiogramme au congrès demandant qu'on l'aide à mener à bien le projet qu'il a formé de mettre fin à la guerre européenne.

LE BUDGET DE LA GUERRE

La moyenne mensuelle des dépenses prévues pour les premiers mois de 1916 dépasse deux milliards et demi de francs

Paris, 17. — La commission du budget à la Chambre des députés, ayant étudié les demandes de crédits proposés par le gouvernement pour couvrir les quatre premiers mois de l'année 1916, fait le résumé suivant:

"Le total des dépenses faites par le gouvernement du 1er août 1914 au 31 décembre 1915 se monte à 31,024,000,000 de francs, dont 24 milliards 347,000,000 de francs sont purement militaires.

"Tandis que la moyenne des dépenses du gouvernement se montait pendant les cinq premiers mois de la guerre à 1,780,000,000 de francs, l'estimation pour les quatre premiers mois de l'année 1916 forment une moyenne mensuelle de 2,505,000,000 de francs."

La commission a annoncé qu'elle avait rejeté la demande du ministre des finances, prescrivant que l'impôt sur le revenu voté au mois de juillet 1914, soit applicable à partir du 1er janvier 1917.

POUR L'AMOUR DE LA PATRIE

Londres, 16. — Le correspondant du "London Daily Chronicle" à Salonique fait à son journal le récit d'un exploit extraordinaire fait, au sacrifice de sa vie, par un des marins français de l'équipage du sous-marin "Turquoise", récemment capturé par les Turcs dans la mer de Marmara.

"La "Turquoise", amenée à Constantinople, fut visitée par des officiers de l'état-major général turc, qui s'étaient fait accompagner d'ingénieurs et de mécaniciens. Ceux-ci furent incapables d'expliquer aux officiers turcs le fonctionnement des machines du navire. Ces officiers envoyèrent alors un planton au camp d'internement des prisonniers avec l'ordre de ramener avec lui un des hommes de l'équipage de la "Turquoise".

"Le Français se rendit compte qu'il aurait peut-être l'occasion de détruire le sous-marin et, avant de quitter le camp, laissa à ses camarades une note qui, les mettant au courant de son projet, se terminait par ces mots: "Vive la Patrie!"

"Une fois à bord du sous-marin, le marin français réussit à mettre les machines en marche avant que l'on s'aperçut de ses intentions. Il dut y avait lutte à bord de la "Turquoise" pendant qu'elle s'éloignait du rivage. Quoiqu'il en soit, on ne tarda pas à la voir s'enfoncer et disparaître sous les flots.

"On dit que les officiers turcs qui étaient à bord du naivre perdu étaient au nombre de six."

ETRANGERS ET ESPIONS

Une interview du ministre de l'intérieur français

Paris, 17. — Le "Journal" a publié une interview de M. Malvy, miinstre de l'intérieur, donnant des chiffres intéressants sur les étrangers en France, les personnes arrêtées dans la zone des opérations et les espions condamnés par les conseils de guerre.

"Au début de la guerre, dit le "Journal", il y avait à Paris 400,000 étrangers, dont 45,000 Allemands et Autrichiens qui furent internés dans des camps de concentration. Des permis de séjour furent accordés à 187 Allemands et à 105 Autrichiens parce qu'ils avaient des fils qui se battaient pour la France. 38 anciens soldats de la Légion étrangère et 137 invalides reçurent aussi l'autorisation de rester en France, ainsi qu'une dizaine de milliers d'Alsaciens-Lorrains et de 3,000 Tchèques.

Il resta encore à Paris 8,000 Anglais, 13,000 Russes, 20,000 Belges, 45,000 Italiens, 18,000 Suisses, 7,000 Espagnols et 8,000 Américains. Enfin 4,700 étrangers ont été expulsés de France depuis led ébut de la guerre.

La police secrète a arrêté, dans la zone des opérations militaires, 1,125 personnes accusées d'espionage. Les conseils de guerre en ont condamné 55 à mort, 34 aux travaux forcés, 14 à la réclusion et 29 à l'emprisonnement. Des 735 personnes arrêtés dans l'intérieur du pays, 9 ont été condamnées à mort et 33 se sont vu infliger des peines de prison. Un grand nombre d'entre elles attendent encore leur comparution devant le conseil de guerre.

SIR DOUGLAS HAIG

Il remplace le général French à la tête de l'armée anglaise

Londres, 16. — Le War Office a publié la note officielle suivante:

"Le général Sir Douglas Haig a été nommé commandant des armées en France et en Flandre en remplacement du feld-maréchal sir John French.

"Depuis le commencement de la guerre, pendant plus de seize mois d'efforts vigoureux et incessants, le feld-maréchal French a commandé d'une façon très habile nos armées en France et en Flandre, et il a maintenant, sur sa propre demande, renoncé à ce commandement.

"Le gouvernement de Sa Majesté, en reconnaissance des éminents services qu'a rendus sur le front, à sa patrie, le feld-maréchal French l'a prié, avec l'approbation du roi, d'accepter le poste de commandant en chef des troupes stationnées en Angleterre, poste que le feld-maréchal French a accepté.

"Le roi a été heureux de conférer à sir John French la dignité de vicomte".

LE CINEMA ET LA GUERRE

Des films provenant du front français sont présentés au public à Washington

Washington, 18. — M. William Morris a présenté aujourd'hui au théâtre Belasco les vues cinématographiques les plus récentes et les plus authentiques de toute la guerre.

Aucune photographie aussi réelle du champ de bataille en France n'a été présentée au public américain.

Ces photographies sont la porduction la plus vivante de la grande lutte qui ait jamais été présentée à une audience.

On n'y voit pas le sang couler, mais elles sont l'expression de la vérité.

L'audience était des plus brillantes. On y remarquait M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, et tout le personnel de l'ambassade; ces derniers ont été les premiers à donner le signal des applaudissements.

M. le baron Malaussene, officier de l'armée française, a fait, de façon très intéressante, la description des tableaux. Il était aidé dans ses démonstrations par le docteur Williams, de l'hôpital américain de Paris.

COMBAT NAVAL

Deux canonnières turques sont coulées par des torpilleurs russes

Petrograd, 16. — On reçoit les détails relatifs à la destruction par trois torpilleurs russes, sous le commandement du capitaine Troubetskoi, de deux canonnières turques, près de l'île de Kefken, dans la mer Noire, à environ soixante mille à l'est de l'entrée du Bosphore.

Cette nouvelle, publiée dans le communiqué officiel russe de samedi dernier dit:

"Les torpilleurs surveillaient la région où naviguent les navires de charbon le long de la côte turque quand ils découvrirent deux canonnières turques des types "Burak-Reis" et "Malatia", jaugeant respectivement 502 et 210 tonneaux.

"Les Russes échouèrent dans leur tentative de couper la retraite des canonnières, qui gagnèrent un abri dans l'île et ouvrirent le feu sur les torpilleurs qui répondirent.

"Après un combat qui a duré une heure les canonnières ont été mires hors de combat et incendiées par les obus russes.

"Une explosion, qui s'est produite sur la canonnière du type "Malatia", donne à penser qu'elle portait des mines sous-marines.

"L'autre canonnière amena son pavillon avant la fin du combat.

"Un sous-marin turc ayant fait son apparition pendant le combat, fut mis en fuite par le feu des canons russes.

"Les torpilleurs n'ont subi aucun dégât et ont navigué vers l'estuaire de la Sakaria où ils ont coulé un voilier turc chargé de charbon."

AU SECOURS DE LA SERBIE

L'Italie se décide à débarquer une armée en Albanie

Rome, 17. — Une note officielle publiée par l'amirauté, annonce le débarquement sur la côte albanaise d'un important corps expéditionnaire envoyé par l'Italie au secours de la Serbie.

La traversée de l'Adriatique ne s'est pas accomplie sans pertes.

Le torpilleur "Intrepido" et le transport "Re-Umberto" ont heurté des torpilles flottantes et ont coulé.

De nombreux navires de fort tonnage affectés au transport des troupes ainsi qu'un important matériel de guerre purent traverser la mer et arriver sur la côte d'Albanie, malgré les efforts des sous-marins autrichiens venus de la base qu'ils ont dans l'Adriatique.

Quarante-trois hommes seulement ont péri, dit-on, dans ces deux accidents.

La manière dont ce corps expéditionnaire a été escorté est regardée comme un brillant exploit de la flotte italienne car les sous-marins ennemis avaient toutes sortes d'occasions favorables pour agir.

JOFFRE ET DE CASTELNAU

Le généralissime tint à annoncer lui-même sa nomination à son successeur

Paris, 18. — Le "Figaro" voyant que certaines personnes à l'esprit mesquin répandaient le bruit depuis plusieurs jours qu'on avait forcé Joffre à s'adjoindre un général, et qu'il avait accepté la situation parce qu'il n'avait pu faire autrement, raconte comment la nouvelle de la nomination du général de Castelnau, le nouveau commandant des armées en France, sous les ordres du général Joffre, est parvenue à celui qui vient d'être promu à ce nouveau grade.

Le "Figaro" ajoute qu'il raconte l'histoire pour montrer une fois de plus "combien il est faux de dire" que le général Joffre a été mécontent de cette nomination.

"Vendredi dernier, dit le "Figaro", après avoir reçu un message téléphonique de Paris annonçant la nomination du général de Castelnau, le général Joffre ordonna à son chauffeur, à son ordonnance et à un officier de son état-major de se tenir prêts à se rendre au quartier-général du général de Castelnau à 200 kilomètres du quartier-général du général Joffre.

"Quand la nouvelle de ce départ subit circula au quartier-général du général Joffre on en conclut que le général de Castelnau, dont la nomination à ce poste nouvellement créé avait été prédite depuis plusieurs jours, n'avait évidemment pas été nommé et que leg énéral Joffre se rendait probablement auprès de son ancien ami pour le lui annoncer.

"C'est vraiment bien de sa part", entendait-on dire de tous côtés.

"Le général Joffre qui, en réalité, venait d'apprendre que la nomination de M. de Castelnau avait été approuvée, parcourut les 200 kilomètres et resta cinq minutes auprès du général de Castelnau, pour annoncer à son ami la nouvelle et lui donner l'accolade. A son retour, il s'arrêta à mi-chemin de son quartier-général, dans une petie auberge bondée de soldats. Ceux-ci laissèrent libre l'extrémité d'une table autour de laquelle ils étaient assis, et le généralissime dîna avec deux oeufs et une tranche de viande froide. Il rentra à son quartier-général à 11 heures du soir."

Une Nuit de Noël au Maroc

Par Emile Nolly

NOELS, Noëls d'exil! J'en ai vécu déjà tant et tant de ces Noëls solitaires et mélancoliques, sur mer, en Cochinchine, en Annam, au Cambodge, au Tonkin, en Afrique, mais toujours loin de France, loin du hameau landais qui est ma petite patrie d'adoption, loin du foyer familial! Les dénombrer, ce serait faire l'appel des étapes qu'a fournies ma jeunesse ardente, agiter des cendres d'où jailliraient trop de flammes encore. Trop de paysages, qui ont vu passer le cortège délirant de mes rêves, s'offriraient sous l'implacable soleil, trop de cités lèveraient devant des cieux flamboyants les toits retroussés de leurs pagodes et les minarets quadrangulaires de leurs mosquées. Trop de fantômes, surtout, surgiraient en tumulte et je ne pourrais pas, je ne pourrais pas empêcher de se tendre vers eux mes mains désespérées...

Je remue ces pensers peu folâtres, tout seul dans ma cabane de toile, en regardant mourir la flamme jaunâtre de la bougie sous le verre enfumé du photophore, en écoutant les aboiements enragés des chiens indigènes et le chant que glapit, sur un ton déchirant et suraigu, quelque berger marocain. Le vent tiède qui souffle du sud et qui a couru sur les plateaux des Rehamna m'apporte par bouffées des odeurs de terre sèche et de chaumes pourrissants. Ben-Guérir, le poste isolé à quelque cinquante kilomètres de Marrakech, dort sur sa croupe rocheuse et pelée, dans son enceinte de fossés, de talus et de fils de fer. Les soldats coloniaux, les cavaliers du train des équipages, les artilleurs qui composent la garnison de Ben-Guérir sommeillent dans leurs baraques et dans leurs tente-marabouts. Mes voisins, les tirailleurs sénégalais, assemblés par escouades sous leurs huttes de pisé, jacassent avec ces voix flûtées de tout petits garçons qu'ils prennent pour conter, les soirs de profondes ténèbres, d'épouvantables et enfantines histoires de sorciers.

Je suis seul, tout seul, en cette veille de Noël. Voyageur nomade que le hasard a conduit vers ce coin de Maroc, je suis seul dans ma maisonnette de toile que meublent un lit de sangle, une table et une chaise pliantes et ma malle-cantine. Samba Dialo, mon ordonnance bambara, mon fidèle compagnon de guerre et de voyage, a regagné le bivouac de ses compatriotes noirs où l'attendent, m'a-t-il confié, quelques-uns de ses parents très proches, de ses innombrables "lui même chose mon frère".

Impuissant à trouver le sommeil, je finis par me lever et par sortir de mon gîte. Dehors, c'est la nuit d'encre, sans clair de lune et sans étoiles, la nuit traversée de souffles humides et chauds, la nuit où l'on croirait sentir sur ses épaules le ciel lourd de nuées et de brumes. Je me heurte à des chameaux qui ruminent sans bruit, accroupis et les pattes liées, entre leurs bissacs gonflés de blé et d'orge, et qui m'insultent de leurs gargouillements furibonds. J'évite à grand'peine les chameliers qui somnolent, roulés dans leurs misérables burnous et pareils, sous leurs linceuils de laine, à des cadavres. Des cordes d'attache s'acrochent à mes bottes et me font trébucher. Des haies de carabines en faisceaux s'écroulent comme des capucins de cartes au geste instinctif de mes bras étendus. Un mulet évadé de son piquet et qui grignotait les touffes d'herbe, prend peur et détale au triple galop, en agitant ses chaînes, avec un de ces cris ignobles qui participent du rennissement, du braiement et du sanglot. D'autres mulets, captifs dans leurs entraves, répondent à la clameur de leur camarade par des clameurs pareillement lugubres.

"Qui vive!"

A l'homme invisible qui vient de proférer l'interpellation réglementaire je m'abstins de répliquer. Après quelques minutes d'attente, une autre voix s'élève:

"Ce n'est rien du tout... Encore une de ces sales bêtes qui s'est échappée. Le garde d'écurie n'y coupera pas de ses huit jours!

—Tu penses!"

Je parviens à distinguer, à quelques mètres, deux silhouettes de fantassins en armes, debout sur le parapet d'une tranchée et dans l'attitude classique des sentinelles, un pied en avant et les doigts réunis sur les croisières des baïonnettes. Ils sont deux qui montent ensemble la faction, comme le veut le décret sur le service des armées en campagne, et qui, de leur mieux, surveillent les abords du camp. Je m'insinue entre deux balles de foin pressé et, confortablement assis, j'écoute les propos qu'échangent les deux troupiers, non par curiosité vilaine de ce que peuvent dire ces braves gens, mais par besoin impérieux d'entendre des sons du langage humain. Parce que ceux-là, "marsouins" gascons, bavardent avec le puéril accent béarnais, je me sens merveilleusement rasséréné et mon angoisse et mon ennui, nés de la solitude, s'évaporent.

Ils chuchotent, impressionnés par le silence effrayant de la plaine où se sont tus les jappements des chiens et la cantilène arabe. Que disent-ils? Des riens, des mots profonds et naïfs de terriens demeurés paysans sous la capote et le képi. Ils se plaignent bien entendu, ils grognent contre les duretés du moment et du métier.

"Fichue idée de signer un engagement!

—Ah! ben sûr! Et qu'on aurait mieux fait de rester ben tranquille dans son patelin!

—On aurait tiré ses deux ans bien à l'aise à Bayonne... J'ai un copain qui sert au 49e de ligne et qui m'a écrit l'autre jour. Mon vieux, ils s'en paient, du bon temps! Deux heures d'exercice le matin, une théorie et une heure de gymnastique le soir. Une marche, une séance de tir ou deux par semaine. Et c'est tout...

—Et puis, tu parles qu'ils ont la gamelle ben remplie et ben chaude, servie toujours à la même heure dans des réfectoires.

—Nous autres, on mange quand on peut et le derrière dans les cailloux.. Eusses, ils couchent dans de vrais lits, dans des casernes: nous autres, on a la terre pour s'étendre et, en guise de maisons, on a la petite tente.

—Ils ont des permissions de minuit, des congés pour aller voir les parents...

—Nous autres, on prend le quart une nuit sur trois... Nous autres, on ne connaît pas le dimanche des autres jours... Sale métier!

—Ah! oui, sale métier!"

Ce métier militaire, que de soldats de France le maudissent, avec des paroles ardentes et l'ardente conviction qu'ils sont sincères... et ils y reviennent pourtant et toujours, fils de Gaulois en qui l'amour du risque et des folles aventures parle plus fort encore, plus fort infiniment que le goût atavique des âpres récriminations!

Ils se plaignent, gamins dolents, du sac trop chargé qui meurtrit leurs clavicules et leurs omoplates et leurs reins, des étapes trop longues dans la poussière puante et dans le sirocco. Cette campagne est trop rude, vraiment! On marche sans arrêt, on souffre de la chaleur, de la soif, de la faim, on ne dort pas tout son soûl, on se bat avec des sauvages insaisissables qui vous canardent sans qu'on puisse les repérer sous leurs buissons de jujubiers et de lentisques, qui se faufilent, avec une adresse diabolique, jusque dans les lignes des campements et vous subtilisent votre fusil et votre épée-baïonnette (et c'est vous qui êtes puni!), qui mutilent et coupent en petits morceaux les blessés. On est d'avant-garde aujourd'hui, de flanc-garde demain, d'arrière-garde après-demain et, quand les colonnes font halte, il faut encore prendre son tour de faction. Jamais de repos, jamais de trêve, jamais de séjour dans une ville de la côte, où l'on goûterait les délices de mener l'existence du militaire en garnison: exquises palabres de la chambrée, tandis que l'on astique les cuirs du fourniment, honnêtes flâneries sur les places publiques et dans les squares où l'on fait la conversation avec des civils courtois et des bonnes d'enfants, enivrantes parties de manille et de piquet derrière les rideaux d'un estaminet enfumé.

Et puis, il y a l'inquiétude d'être là, dans l'obscurité fourmillante d'embûches insoupçonnables et innombrables, avec, autour de soi, l'espace aride où peut-être rampent, à cette heure, les Berbères muets et tout nus, le remington en bandoulière et le poignard courbe aux dents!

"Ah! mon vieux, où est le pays? C'est Noël, demain, tu sais!"

Celui qui a parlé a dit tout d'un trait ces deux phrases auxquelles un soupir étouffé a seul fait écho. Et voilà mes deux bonshommes qui, sans s'être concertés, entonnent en sourdine, avec une gravité poignante, un vieux Noël de la vieille France:

Il est né, le Divin Enfant!
Jouez, hautbois, résonnez musettes!
Il est né, le Divin Enfant!
Chantons tous son avènement!

Les poings serrés sur les croisières des baïonnettes, face tous deux au désert qu'ils ont mission de surveiller, ils frappent du talon avec ensemble la pierraille du sol pour rythmer leur cantique.

Depuis plus de quatre mille ans
Nous le promettaient les prophètes...

Je les devine, à leur intonation, prodigieusement attendris La mélodie surannée suscite dans leurs âmes simples tant de réminiscences! Ses notes ingénues, si caressantes à leur nostalgie, sont tellement évocatrices de leur pays, du "pays"! Collines molles du plantureux Béarn, coteaux riants où filles et gars cueillent à l'aube les raisins aigrelets en égrenant les chansons patoises, chemins couverts où l'on s'en va, le dimanche après la grand'messes, par troupes joyeuses et criardes, places ensoleillées où les vieux et les vieilles, affalés sur les bancs de granit, réchauffent leurs os, où les promis, le béret sur l'oreille, devisent allègrement avec leurs promises, veillées dans les cuisines des fermes centenaires, des "cass" massives et basses, au coin de l'âtre, les pieds sur les chenets de fer forgé... Je crois que pour un peu ils pleureraient, tels les cadets de **Cyrano de Bergerac** à qui le fifre, ayant tiré du double étui son instrument rustique, joue

Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur
Dont chaque note est comme une petite soeur...

Et moi aussi, enfoncé entre mes balles de foin, je me souviens... Le village landais où je vécus, enfant, adolescent et jeune homme, s'étale devant mes paupières closes, avec ses toits de tuiles vermillon, ses cheminées d'usine empanachées de fumées noirâtres, entre l'Adour argenté, les dunes habillées de pins sombres et la plage où retentit l'éternel mugissement des vagues. J'ai oublié, comme les soldats qui chantonnent le Maroc et la brousse et les douars où l'ennemi rumine ses projets d'agression, pour ne plus me rappeler que les Noëls d'autrefois, les Noëls de l'époque où j'étais un tout petit garçon.

L'humble chapelle réapparaît dans ma mémoire, pauvre salle rectangulaire, barbouillée d'ocre et d'azur, où dans la pénombre parfumée d'encens, luisaient doucement les ors et les émaux de l'autel. J'aperçois les rangées de bancs marron que les psaumes des fidèles ont polis et comme cirés, la statue blanche et bleue de la Sainte Vierge qui tient entre ses mains jointes pour l'oraison le rosaire à grains d'or, les tableautins du Chemin de Croix, tout blancs dans leurs cadres dorés.

Dans l'angle de gauche, devant la travée où se groupaient les fillettes de l'école et les chanteuses, la Crèche. Qu'elle était belle! C'était une grotte en carton vert et fauve dont les cassures et les saillants figuraient des rochers tapissés par endroits d'herbe et de gazon. Il y avait, dans les trous de la roche, des flocons de neige en ouate et des sapins en bois sculpté et en coton colorié. Des moutons audacieux, des chèvres hardies, campés au bord des ravins et des précipices, allongeaient le col vers les brindilles de mousse artificielle. L'Enfant Jésus, étendu sur son berceau de paille, ouvrait les bras comme s'il eût voulu déjà qu'on le clouât sur la croix et souriait à la Mère, au Père nourricier agenouillés et en prières. Et il y avait aussi, derrière le berceau, l'Ane et le Boeuf, en caoutchouc, et faisant mine de souffler sur le Fils de l'Homme, ainsi qu'il est écrit dans le Livre. Cependant tout un cortège de personnages en plomb, en biscuit et en faïence — les Bergers et les Mages, Melchior, Gaspard et Balthazar, et la suite des Mages, cavaliers, gens de pied, mules et chameaux, portant les coffres bourrés d'or, d'encens et de myrrhe — tout un cortège était disposé en bel ordre devant l'entrée de la grotte sainte, parmi les verres de couleur des veilleuses, parmi les cierges minuscules, les pieds dans la neige et dans la mousse. Au bout d'un fil se balançait une étoile en papier doré, l'étoile qui avait montré aux pasteurs nomades et aux voyageurs royaux la route de Bethléem, dans la nuit inoubliable où les anges et les archanges avaient embouché leurs trompettes d'or et clamé le **Gloria in excelsis**, l'étoile qui s'était arrêtée sur le logis de la Famille.

Autour de l'édifice qu'illuminaient les flammes vacillantes des lampes et des bougies, allait et venait une religieuse, celle qui fut si bienveillante à mes premières années, la soeur Saint-Joseph, si pâle sous sa cornette de tulle empesé que l'on eût dit de cire, son visage où scintillait le cristal des lunettes. Et moi, je me tenais auprès d'elle, garçonnet chétif, ami du rêve et des belles imaginations et qui reconstituait dans sa tête la scène sacrée, non point telle que la montrait le grossier décor, mais vivante, mais animée et splendide. Devant mes prunelles agrandies par l'extase les troupeaux se mettaient en marche, tintant de toutes leurs sonnettes et bêlant; les gardiens tiraient de leurs chalumeaux des mélodies menues, identiques à celles que ressassait, à ma requête, une de mes tantes; les monarques légendaires avançaient d'un pas égal et majestueux, tous trois de front, la couronne sur le chef, portant avec solennité le sceptre et le globe, ainsi que le Charlemagne de mon Histoire de France, et, derrière eux, des pages blonds, costumés de soie et de satin, soutenaient les traînes de leurs manteaux brodés. Les naseaux du boeuf et de l'âne exhalaient une haleine authentique et qui, à cause du grand froid, ressemblait à une vapeur légère. Les lèvres du Père et de la Mère bougeaient véritablement, pour articuler l'oraison. Et je ressentais une immense pitié à voir — car je le voyais! — grelotter l'enfant nu par cette soirée de décembre.

Le garçonnet fantasque, fou de chimère et d'inventions mirifiques, vibrant en ces jours de fête plus qu'à l'ordinaire encore, parce que les mythes et les symboles et les récits féériques des temps anciens exaltaient son imagination fiévreuse, je l'aperçois, pétrifié devant la Crèche, mêlant à la vision du mystère ses visions de rêvasseur. J'aperçois la bonne soeur Saint-Joseph, si digne et si douce, rallumant un flambeau qui s'est éteint, redressant un sapin qui a fait la culbute, je l'aperçois, tandis que les guerriers béarnais reprennent inlassablement, dans la nuit qui engloutit le farouche Maroc, l'ingénue ritournelle.

Que c'est loin, déjà, que c'est loin! Qu'il est loin, l'écolier qu'émerveillait, chère soeur Saint-Joseph, votre monument de carton vert et fauve, l'écolier dont vous prétendiez faire un curé plus tard! Les ans ont fui et vous êtes demeurée dans le hameau des Landes, occupée à vos besognes charitables de servante du Seigneur, enseignant, aux petits de l'asile, l'alphabet et le **Pater noster**, toujours inépuisablement indulgente, toujours pâle sous votre cornette de tulle, et toujours, à chaque fin d'année, bâtissant de vos mains expertes la grotte de l'Enfant Jésus. Et moi, moi qui n'ai pas été le prêtre que vous aviez prédit, moi, j'ai couru le vaste, le terrible monde, sans halte ni merci. Et ce soir, en ce poste du Maroc où je médite tout seul, en écoutant deux factionnaires murmurer un cantique, ce soir, je vous revois! Noëls, Noëls d'exil! Qu'elle est bienfaisante cette résurrection du passé innocent et candide en ce lieu, en cet instant qu'ont précédé et que suivront tant de tumulte, tant de violences, tant de pénibles tâches!

Brusquement la réalité me ressaisit Un coup de feu a éclaté, brutal et déchirant comme un claquement de fouet. Les chanteurs se sont interrompus net et prêtent l'oreille, retenant leur respiration et serrant les mâchoires. Pan! Pan! Deux autres coups de feu. Il semble qu'ils aient été tirés à quelque cent mètres de notre gîte, dans la direction du douar qui a planté ses tentes au pied de notre butte. Dans le bivouac, pas un frémissement: il n'y a là que de vieux routiers rompus à la vie du "bled" et déshabitués de bondir sur leurs armes à la moindre alerte.

Une détonation encore... Des rumeurs confuses montent du ravin où s'abrite le douar. Des paroles nous parviennent, proférées en langue arabe, où je perçois distinctement un mot: "Kelb! (chien!)" Les factionnaires ont compris, eux aussi.

"Ce n'est rien! déclare l'un d'eux. Des Bicots qui se battent.

—Qu'ils aillent au diable!" conclut l'autre.

Alors, ils replacent leurs mains sur les croisières de leurs baïonnettes, et, dans le silence qui s'est établi de nouveau, se remettent à fredonner.

Et, tandis que je regagne à tâtons ma cabane de toile, des bribes du cantique arrivent jusqu'à moi et j'entends les semelles des deux fantassins marteler en cadence la pierraille du parapet...

Emile Nolly.

La Lettre de Noël

Conte par G. Lenotre

AU PLUS LOIN de mes souvenirs, je revois la marquise de Charêve, ses yeux couleur de passé, très droite dans sa robe noire, portant haut sa tête fine qu'encadraient des tours de cheveux gris recouverts d'une dentelle fixée par une abeille d'or. Malgré sa constante bonté, nous ne l'abordions qu'avec une déférence un peu craintive: les plus renseignés d'entre nous assuraient qu'elle avait vécu du temps des révolutions et connu les grands de la terre.

La galerie de Chalandray était tapissée de portraits d'ancêtres — jolies femmes à chevelure poudrée, guerriers à cuirasse barrée d'un ruban bleu, pimpants prélats à mine futée — mais ce qui surprenait, c'est que, aux deux extrémités de la pièce, se trouvaient, se faisant face, un tableau représentant Louis XVI avec le manteau d'hermine et le sceptre en main, et une immense toile sur laquelle était peint l'empereur Napoléon, le front ceint de la couronne impériale et la main posée sur le globe du monde. Ce vis-à-vis ne choquait pas nos connaissances historiques, qui étaient vagues, et moins encore nos convictions politiques, qui étaient nulles; mais nous jugions, pour l'avoir entendu dire, que cette rencontre était anormale, car, dans bien peu de maisons à cette époque — je parle de 1868 — les deux dynasties rivales fraternisaient ainsi en effigie.

Aux grandes vacances, à celles de Pâques, de Noël et du carnaval, la marquise nous recevait avec ses petits neveux, nos camarades. Toute la journée, on courait dans le parc, ou l'on jouait au Robinson dans les immenses greniers du château. Les parties s'interrompaient à quatre heures, quand on sonnait le goûter. Goûters merveilleux, que la marquise présidait toujours et qui, comme tout ce qui se faisait chez elle, évoquait les raffinements de la vie d'autrefois: la table était chargé de béatilles, de corbillons, de gimblettes et de profiterolles comme on n'en mangeait plus que là, échantillon délicieux de l'ancienne confiserie française et dont se fut extasié saint Michel lui-même, tout blasé qu'il soit sur les diverses friandises, étant, comme nul ne l'ignore, le patron des pâtissiers.

Cette année-là, le 24 décembre, comme nous prenions place autour d'elle, la marquise regarda le ciel tourmenté: un gros nuage, couleur d'étain terni, roulait lentement sur le fond d'or du crépuscule.

"Voilà, dit-elle, le petit Jésus qui se prépare à descendre: les anges lui amènent sa nuée de voyage."

Il y eut quelques rires, car les plus âgés d'entre nous étaient déjà des esprits forts à leur manière et professaient un dédain arrogant pour ceux qui, plus crédules, ajoutaient foi encore aux visites de l'enfant divin. La marquise surprit ces ricanements; son visage devint sévère et elle s'arrêta de découper un tôt-fait qu'elle s'apprêtait à nous partager. Les plus sceptiques se sentirent frissonner: tous, nous avions l'impression que quelque chose de grave se passait et nous redoutions de voir le goûter en rester là.

"Il ne faut pas rire, mes petits, fit la marquise; je suis vieille et ai été témoin de beaucoup d'événements: eh bien, je suis sûre, vous entendez, absolument sûre, que le Petit Jésus entend qui l'appelle et ne manque jamais au rendez-vous."

Le plus hardi de la bande osa demander:

"Madame, est-ce que vous l'avez vu?

—Si je l'ai vu!"

La marquise ferma un instant les yeux; un sourire d'extase passa sur ses lèvres et, reprenant sa besogne, elle nous distribua le gâteau.

"Si je l'ai vu!" redit-elle à voix plus basse, se parlant à elle-même. Et, comme si elle prenait soudain une décision, elle commença.

—o—

"Quand j'avais votre âge, je n'étais pas heureuse; la France venait de traverser la révolution; elle avait tué son roi et chassé ses princes; mon père, après avoir suivi ceux-ci en exil, était rentré en Bretagne afin de combattre pour leur cause; notre château, nos terres, tout ce que nous possédions était confisqué par le gouvernement d'alors; ainsi la loi châtiait ceux des gentilshommes que l'échafaud ou la fusillade ne pouvaient atteindre. Ma mère était morte depuis longtemps déjà. Une gouvernante, Mme Marion, m'avait emmenée, tout enfant, en Suisse, espérant revenir bientôt; mais les grandes guerres survinrent; il fallut fuir devant les Français victorieux; avec Mme Marion je passai en Autriche, puis en Pologne, et nous nous fixâmes à Nasielsk, bourg fort retiré où nous espérions, du moins, trouver la quiétude.

De quoi vivions-nous? Je n'en savais rien. Mme Marion travaillait sans relâche et ne quittait sa broderie que pour me donner des leçons de grammaire et de calcul. Je crois qu'elle recevait aussi des secours de quelques nobles familles polonaises qui connaissaient notre situation et s'intéressaient aux exilés. A coup sûr, nous étions très pauvres, et nous habitions, dans la grande rue de Nasielsk, une maison basse où logeait également un ecclésiastique français, émigré comme nous, l'abbé de Jarey, qui m'enseignait le catéchisme.

Chaque jour, mon institutrice me parlait du passé glorieux de ma famille, de nos richesses disparues, de mon père proscrit dont nous étions sans nouvelles depuis plusieurs années. Elle ne cessait de maudire Robespierre, Marat et Bonaparte que son ressentiment, insoucieux de la chronologie, englobait dans la même haine. Comme les deux premiers étaient morts, c'est surtout sur le troisième que se concentrait toute sa fureur: elle attribuait à un pacte conclu avec le diable l'étonnante fortune du conquérant qui, se considérant dans toute l'Europe comme étant chez lui, villégiaturait, pendant l'hiver, à Vienne ou à Varsovie, et dont nous avions plusieurs fois entendu au loin gronder les canons.

Quand approcha la Noël de 1806 — je venais d'avoir huit ans — je m'appliquai à rédiger, comme je l'avais fait déjà l'année précédente, une lettre à l'adresse du Petit Jésus. Telle était alors la coutume dans les pays où la foi gardait encore la naïveté des vieux âges. Je travaillai pendant toute une semaine à cette missive délicate, Mme Marion refusant de m'y aider, sous prétexte que l'Enfant-Dieu serait bien aise de juger mes progrès en style et en écriture: je n'avais, d'ailleurs, qu'à laisser parler mon coeur et à demander ce que je désirais.

Après avoir raturé bien des brouillons, je produisis enfin cette rédaction qui me parut suffisante:

Petit Jésus, rendez à mon papa son chateau et sa fortune; protégez **Sa Majesté** notre roi exilé, Notre Saint-Père le Pape, et exterminez Bonaparte, le monstre cause de tous nos malheurs.

Et je signai:

Claire de Chalandray.

Je soumis ce bel ouvrage à Mme Marion, qui se déclara profondément édifiée. Ma requête ne différait pas sensiblement de celles qu'elle adressait quotidiennement au Ciel, et elle en fut si fière qu'elle ne put se tenir de la montrer à l'abbé de Jarey. Celui-ci complimenta l'institutrice de la bonne orthographe de son élève et de la pureté de ses sentiments royalistes; pourtant, sa mansuétude ecclésiastique s'étonnait que je me permisse, moi chétive, d'appeler la colère du Très-Haut sur le conquérant de l'Europe: il valait mieux, à son avis, laisser la Providence agir comme elle l'entendrait, sans prétendre lui forcer la main. Mme Marion jugea que l'abbé n'approuvait pas ma dernière phrase, celle que, pour sa part, elle appréciait le plus, et je dus me livrer à un nouveau travail pour amortir l'expression de mes sentiments à l'égard du vainqueur d'Austerlitz.

Après avoir longuement mordillé ma plume et pesé mes mots, je remplaçai donc cette partie de ma prière écrite par cette invocation qui me parut plus conforme à la charité chrétienne:

... Accordez à Bonaparte le temps de se repentir de tous ses crimes.

Mme Marion consentit à cette atténuation; mais l'abbé ne s'en montra pas complètement satisfait.

"Croyez-moi, disait-il, chère madame Marion, ne jugeons point pour ne pas être jugés. L'Eglise nous commande de prier pour nos ennemis, sans esprit de rancune et sans désir de vengeance. Et puis, réfléchissez:





notre Saint-Père le Pape a sacré Bonaparte empereur. N'est-ce point atteindre celui-là que de traiter celui-ci de criminel? Que votre élève laisse le bon Dieu diriger à son gré les choses de ce monde et qu'elle ne se mêle point de lui donner son opinion: il réclame des prières et non des conseils.''

Le résultat de ce discours fut que je dus me remettre au labeur. Pour contenter l'abbé et pour n'avoir plus à recommencer, je m'arrêtai à cette formule:

Petit Jésus, rendez à mon papa son château et sa fortune. Protégez Sa Majesté notre roi exilé, notre Saint-Père le Pape, et conduisez Napoléon que vous avez donné pour maître à notre pays.

J'étais bien convaincue que ma prière serait comprise à demi-mot et que, ne pouvant prendre à la fois le parti du roi et celui de l'empereur, on devinerait bien quelle était ma pensée secrète. L'abbé assura que c'était parfait. Mme Marion fit la moue et déplora le vent de folie qui tournait toutes les têtes; même elle parla assez haut du peu de scrupules de certains abbés tombés dans le jacobinisme...

Je recopiai ma rédaction sur un beau papier margé de dentelles, je le pliai soigneusement, le cachetai et attendis le soir avec impatience.

—o—

En ce pays-là, comme en bien d'autres régions de l'Europe, c'est le bonhomme Noël qui, le 24 décembre, se charge de recueillir, à la tombée du jour, le courrier du Petit Jésus. Le père Noël, vêtu d'un long manteau semé d'étoiles en papier d'or, coiffé d'un bonnet de fourrure et portant un bâton à la main, passe dans toutes les maisons en s'informant, d'une voix terrible, si les enfants ont été sages.

Chaque année, cette apparition me faisait grand'peur; je voyais, en ce personnage imposant, l'avant-garde du Petit Jésus, et je redoutais toujours que le terrible bonhomme ne me fit réciter mon catéchisme ou ne m'interrogeât sur l'arithmétique, auquel cas j'aurais été dans l'impossibilité de proférer un mot, tant son aspect me glaçait de terreur.

Quand il entra chez nous, ce soir-là, je lui remis ma lettre, d'une main qui tremblait bien fort, et j'osai à peine lever les yeux sur sa longue barbe blanche et sur sa mitre de poils où scintillaient des aiguilles de glace. D'ailleurs il fit peu attention à moi: il fourra mon papier, avec d'autres, dans une sorte de cabas qu'il portait au bras. Il avait l'air pressé: il dit à voix basse quelques mots qui parurent consterner Mme Marion; puis, il me sembla que celle-ci lui glissait une pièce de monnaie dans la main. Sur quoi, il tourna les talons et descendit rapidement l'escalier.

A vrai dire, le père Noël ne me laissait pas, cette fois-ci, une bonne impression. Etait-ce une illusion? j'avais cru reconnaître, à sa voix, un pauvre homme du bourg qu'on employait à fendre le bois et à balayer la neige devant les portes. Ce fut le premier doute — le seul doute — qui effleura ma pensée touchant les pieuses traditions de nos ancêtres. Je m'étonnais que l'Enfant-Dieu fit choix d'un éclaireur de tournure aussi vulgaire et j'avais peine à considérer ce rustre comme un messager céleste. En quoi je me trompais grandement, ainsi que vous allez l'entendre.

Comme il est recommandé, je me couchai de bonne heure, après avoir déposé, devant le poêle, mes escarpins les plus neufs. Blottie dans mon petit lit, je faisais grands efforts pour m'endormir; mais le sommeil ne venait pas. Il me semblait entendre des rumeurs lointaines, et la rue, d'ordinaire si calme à cette heure tardive, était pleine de passants: on ne les entendait pas marcher à cause de l'épaisseur de la neige, mais ils parlaient haut et le bruit de leurs voix arrivait jusqu'à moi. Sans doute ces gens, pensais-je, guettent la descente de l'Enfant-Jésus et se sont réunis pour lui rendre hommage.

Je n'eus plus aucun doute à ce sujet quand je perçus des clameurs telles qu'il s'en élève des foules dans les grands événements et que, du fond



de mes oreillers, je vis une vive lueur glisser rapidement sur mes rideaux. En même temps, les vitres se mirent à trembler, comme si tout un régiment de cavalerie, passant au galop, eût ébranlé le sol. Evidemment le mystère était accompli, et le Petit Jésus commençait sa tournée sur les toits de Nasielsk.

Bien que mon esprit fut en éveil et que mon coeur battît très fort, mes yeux cependant se fermèrent et à la fin je m'assoupis.

—o—

Je dormais, je crois, depuis plusieurs heures quand je fus réveillée par un grand bruit: une discussion s'était élevée, dans la chambre voisine de la mienne, entre Mme Marion et un personnage dont je ne connaissais pas la voix, mais qui parlait haut et fort.

"C'est impossible; je m'y oppose absolument, clamait mon institutrice.

—Il le faut, madame, il le faut'', répondait l'inconnu d'un ton autoritaire.

Au même instant, ma porte s'ouvrit brusquement et je vis paraître, à la lueur de la lampe que tenait Mme Marion, un homme de haute taille, coiffé d'un bicorne à plumet et portant sur les épaules un long manteau de couleur sombre qui recouvrait un uniforme brodé d'or.

"Je proteste contre cet enlèvement, criait Mme Marion; je ne quitterai pas Claire; je la suivrai jusqu'à l'échafaud...

—Eh! madame, vous irez au diable, avec ou sans elle, comme il vous plaira; j'ai reçu des ordres, il faut que j'obéisse.''

Déjà l'homme m'avait saisie à bras-le-corps, et roulée dans une couverture; il m'emportait en prenant soin de me couvrir de son épais manteau. J'étais si stupéfaite et si abasourdie par le sommeil que je n'eus pas la force de pousser un cri. Ma tête retombait sur l'épaule de l'officier qui descendait l'escalier, suivi par Mme Marion, gémissante et agitant sa lampe, partagée entre le désir que l'intrus se brisât la tête et la crainte qu'il fit une chute avec son précieux fardeau.

"Mon Dieu! criait-elle, déranger les gens à une pareille heure! Comme si ce n'était pas suffisant de bouleverser toute l'Europe!''

Parvenu au seuil, mon ravisseur repoussa, d'un coup de pied, la porte au nez de la pauvre femme: cinq ou six soldats armés attendaient dans la rue et, entourée de cette escorte, je fus portée, en quelques instants, jusqu'à une maison qui passait pour être la plus belle de la ville.

Toutes les fenêtres en étaient éclairées; de mes yeux à demi clos, je distinguai, devant le perron, un groupe nombreux de fantassins et de cavaliers, des chevaux tenus en main, des traîneaux dételés, des faisceaux d'armes, des fourgons chargés de bagages. En haut des marches, deux hommes de très haute stature, coiffés de bonnets à poils, se tenaient immobiles, l'arme au bras; des bandriers de cuir blanc se croisaient sur leurs poitrines. Quand je passai dans les bras de mon porteur, je les vis, en deux gestes brusques comme la détente d'un ressort, présenter les armes sans perdre leur rigidité de statues.

L'étonnement, la frayeur, m'avaient à peu près réveillée; je me cramponnais désespérément au col de mon ravisseur, dont les broderies d'or m'éraflaient le bras. A grands pas, il traverse une première salle remplie d'officiers: les uns dorment sur des matelas posés à terre; quelques-uns, assis ou debout, causent à voix basse, comme dans le vestibule d'un temple. En un second salon se tiennent d'autres officiers, silencieux, bottés, éperonnés, l'épée ou le sabre au côté, attendant les ordres. La troisième pièce est fort éclairée: un grand feu brûle dans la cheminée; sur une table est étendue une carte géographique entourée d'une vingtaine de chandelles allumées; deux ou trois personnages, dorés et empanachés comme celui qui me serre dans ses bras, se tiennent à distance respectueuse d'un homme dont je n'aperçois d'abord que les épaules et le dos voûté: assis devant l'âtre, les coudes aux genoux, il présente frileusement ses mains à la flamme.

J'entrevois aussi, dans l'angle le plus obscur du salon, le Père Noël, celui qui, dans la soirée, est venu chez nous; encore affublé de sa mitre de fourrure et de son manteau à étoiles d'or, il écarquille des yeux effarés et garde le maintien penaud et inquiet d'un maraudeur pris au piège.

Je remarque que son cabas aux lettres est jeté sur la table: toute la correspondance adressée au Petit Jésus s'éparpille, froissée et décachetée, sur la carte de géographie.

L'officier qui me porte s'approche de l'homme assis devant la cheminée.

"Sire, dit-il, la voici.''

L'autre redresse vivement la tête et, tendant les bras, il me saisit avec précaution et m'assied sur ses genoux.

"Ah! fait-il, c'est vous, mademoiselle... mademoiselle Claire de Chalandray... Vous êtes française: vous êtes donc brave. Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?''

Sa voix était si douce et si prenante que je répondis avec élan:

"Oh! non, monsieur!''

Et, de fait, je n'avais plus peur du tout. L'étreinte de son bras était ferme et rassurante; sa main ramenait sur moi la couverture dont j'étais enveloppée par-dessus ma longue robe de nuit; ma tête reposait sur son épaule, tout près d'une éblouissante étoile en diamants piquée sur le drap vert de son plastron, et je voyais, penché sur moi, son visage qu'éclairait la lueur du foyer, son front pâle, son teint mat, ses traits d'une régularité et d'une harmonie idéales, son sourire fascinant, ses yeux profonds et pénétrants...

Jamais je n'avais rien imaginé d'aussi beau et il me semblait que, dans le mystère de cette nuit de Noël, le prodige atendu s'était réalisé; que je me trouvais entre les bras d'un dieu descendu sur la terre pour exaucer les voeux des humains et récompenser chacun selon ses mérites. Je me savais là en une telle sécurité; je pressentais, en cet être extraordinaire, tant de puissance, de grandeur, de divination et de bonté que, fermant les yeux, je me blottis contre lui, toute confiante.

Lui, cependant, effleurant d'une caresse lente mes cheveux dénoués, me berçait paternellement tout en parlant, par phrases brèves, aux officiers groupés autour de lui.

"C'est bien ce qu'elle a fait, cette enfant-là. Elle a du bon sens et du coeur. Tant de pimbèches, qui se croient des héroïnes, adressent des voeux au Ciel pour que je me rompe le cou! On donnera deux cents francs à ce bonhomme. Qu'il reprenne son panier et ses lettres... sauf celle de Mlle de Chalandray. Je la garde. Que Ménevalot rédige un décret. Je veux que le souhait de cette petite soit exaucé. Elle tombe de sommeil, cette enfant. Qu'on porte ce que j'ai dit demain matin, chez elle, dès l'aube. Moi aussi, j'aurai eu ma nuit de Noël...''

Je n'entendis rien d'autre, je m'étais rendormie. Peu ou longtemps après — je ne m'en rendais pas compte — la voix de mon institutrice me tira de mon assoupissement. On m'avait rapportée chez nous sans que j'y prisse garde. J'entr'ouvris les yeux; j'étais dans mon lit; il faisait petit jour. Mme Marion paraissait fort radoucie.

"Les voilà, monsieur, disait-elle, ils sont là, devant le poêle; vous remercierez bien la personne.''

Je ne fis pas un mouvement et je refermai bien vite les paupières; tous les enfants savent que, pendant la nuit de Noël, il est interdit de guetter ce qui se passe dans la chambre, et j'observai la prescription avec docilité. Au reste, le sommeil me reprit presque aussitôt et, quand je me réveillai enfin, vers huit heures du matin, quand j'eus complètement repris mes sens, en me remémorant les extraordinaires aventures de la nuit, je me persuadai bien vite que j'avais rêvé. La visite du Père Noël, l'attente du Petit Jésus, les bruits insolites de la rue avaient mis en travail mon imagination, et cette excitation s'était traduite, pendant mon sommeil, par un rêve extravagant. Je me retrouvais dans ma petite chambre, dont l'ordre parfait témoignait qu'aucun événement n'avait troublé mon repos.

Une chose, pourtant, semblait certaine, c'est que le Petit Jésus ne m'avait pas oubliée: du creux de mon oreiller j'apercevais, posés sur mes souliers que j'avais déposés, la veille, contre le poêle, une boîte et un rouleau blanc qui me parut, de loin, être un sucre de pomme. Je saute du lit, je cours aux cadeaux tombés du ciel: la boîte est un écrin en maroquin vert marqué d'un N couronné. Je l'ouvre, très anxieuse et je ne puis retenir un cri d'effroi...

Dns un cercle de perles et de diamants est le portrait du bon génie de mon rêve: le voilà représenté, tel que j'ai cru le voir, avec son front de marbre, ses yeux ensorceleurs, l'étoile éblouissante sur son plastron. L'objet précieux échappe à mes mains tremblantes; j'hésite à toucher le rouleau de papier qui l'accompagne; je le dénoue cependant, et, sur un grand feuillet timbré de l'aigle triomphale, je lis: "**Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie...**'' Suit tout un texte où le nom de mon père et le mien reviennent à plusieurs reprises; au bas de cette calligraphie imposante se voit un paraphe, un paraphe dont l'aspect impressionne, un trait de plume écrasé, convulsif, torturé, dominateur... comme si la foudre était tombée là.

J'étais épouvantée; mes yeux allaient du grimoire au portrait magique, quand mon institutrice entra dans ma chambre et me serra dans ses bras. Elle m'expliqua ce que vous avez compris déjà: l'empereur Napoléon — elle ne disait plus Bonaparte — avait passé la nuit à Nasielsk; le soir, dans la rue du bourg, il aperçut le Père Noël poursuivant sa tournée, l'aspect de ce personnage bizarre l'intrigua; il se le fit amener, le questionna, ouvrit le sac aux lettres, trouva la mienne et voulut connaître la petite émigrée qui priait Dieu pour lui.

Par un décret signé de cette nuit même, mon père était rayé de la liste des proscrits et rentrait en possession de ses biens confisqués et de ses droits civils; à cette réparation magnanime l'Empereur ajoutait cinquante mille francs pour ma dot future.''

Tandis que nous écoutions, bouches bées, la fin de ce conte de fées, la marquise de Chalandray leva vers le portrait de Napoléon un regard de piété reconnaissante: "Voilà pourquoi, mes enfants, il faut croire au Petit Jésus, dit-elle. Il ne choisit pas toujours un grand conquérant pour commissionnaire, mais de quelque façon qu'il se manifeste, il entend ce qu'on lui demande et l'accorde quand on le mérite. Pour ma part, il m'a comblée, car, de tous les biens que je lui dois, le plus précieux est le souvenir qui, après plus de soixante ans, fait encore ma joie et mon orgueil: il a permis que, tout enfant, je m'endorme, une nuit de Noël, bercée dans les bras du maître du monde.''

G. Lenotre.

La Marche a la Poele

Conte de Noël pour les gourmets

Clémence, la fille de ferme, entra en coup de vent dans la grande salle, s'exclamant:

—Jeannette a disparu!

Le fermier et la fermière bondirent:

—Vous dites?

—Je dis que la Jeannette a disparu!

—Tonnerre!...

Le fermier et la fermière, précédés de Clémence, se rendirent à la basse-cour. Autour de la mare, les oies se prélassaient goguenardes. La fermière eut vite fait de les compter. La Jeannette manquait. C'est en vain qu'on la chercha partout, qu'on l'appela, criant alternativement: "Jeannette!..... Jeannette!'' ou bien: "Tu!... tu!... tu!...'' onomatopée bien connue d'elle et qui annonçait une pâture prochaine. Elle resta invisible.

—C'est au moins une pièce de douze francs que nous perdons, gémit la fermière.

Le fermier enveloppa d'un regard hostile et méprisant la troupe des oies.

—Ce n'est sûrement pas, grommela-t-il, ces sales bêtes qui nous diront où elle a bien pu passer!

Tous deux se retirèrent avec force jérémiades, suivis de Clémence heureuse de n'avoir point été grondée ni rendue responsable de cette étrange disparition.

Dès qu'ils eurent disparu, les oies se rapprochèrent et caquetèrent joyeusement:

—Pour sûr qu'ils ne la rattraperont pas!...

—Elle est loin, la Jeannette!...

—C'est une brave!... Au moins, elle n'ira pas à la broche!...

—Vive la Jeannette!...

—o—

En effet, la Jeannette s'était évadée la nuit précédente. Depuis quelque temps, elle s'apercevait qu'on lui donnait plus de nourriture qu'à ses compagnes; qu'on lui donnait souvent, par force, une nourriture spéciale qui la faisait engraisser rapidement. Une telle sollicitude l'épouvanta. Elle y vit la marque de sa fin prochaine. On l'engraissait en vue du réveillon prochain. Avant qu'il fût longtemps, déplumée, sans vie, la peau marbhée de truffes, elle serait exposée à la vitrine d'un charcutier ou d'un marchand de comestibles. Et déjà ses compagnes la plaignaient, se lamentaient sur son sort.

Alors elle eut une révolte. Elle se trouva trop jeune encore pour mourir. La vie lui semblait encore trop belle pour y renoncer si tôt. Et elle résolut audacieusement de se soustraire à sa destinée.

Pendant toute la nuit précédente, elle avait marché aussi vite que le lui permettait son embonpoint précoce. Elle avait marché, se guidant sur une petite lumière qu'elle apercevait à l'horizon.

Pendant le jour, elle se cacha pour éviter de tomber entre les mains de quelque bourreau. Mais quand la nuit fut revenue, elle reprit sa marche. Elle craignait de revenir à son insu à son point de départ et de se faire reprendre par Clémence qui n'avait pas sa pareille pour saisir proprement une oie par les deux ailes. Mais la lumière qui l'avait guidée la veille reparut à point nommé pour la tirer d'embarras. Cette lumière non seulement la guidait, mais elle l'attirait aussi. Il lui semblait qu'il lui serait impossible de prendre une autre direction. Une force irrésistible la poussait du côté de cette lumière. Et elle allait dans la nuit, le cou tendu, avançant péniblement l'une après l'autre ses pattes palmées, roulant de droite et de gauche comme une barque secouée par la haule.

Et sodain elle s'arrêta en poussant un cri rauque. Ses plumes se hérissèrent et son corps fut agité d'un tremblement d'épouvante. Devant elle, sur la route, un long et noir serpent s'allongeait, un peu de travers. Il semblait être arrivé, en rampant, par un chemin oblique. Tout à l'heure, il aurait barré le chemin. Et, sans doute, il allait l'enlacer, l'étouffer, l'avaler toute crue.

—Grâce!.... Grâce!.... jargonna éperdument la Jeannette.

—o—

Le serpent lui dit:

—Pourquoi me demandez-vous de vous faire grâce? Et quel mal puis-je vous causer?

—Quel mal?... On m'a toujours dit qu'il y a de méchants serpents qui hypnotisent les innocents volatiles et qui en profitent pour les dévorer...

—Mais pourquoi me parlez-vous de serpents?

—N'en êtes-vous pas un?...

—Pas le moins du monde.

—Qu'êtes-vous donc, alors?

—Un boudin, un simple boudin...

—Un boudin?... Voilà qui est admirable!... Et que faites-vous, à pareille heure, sur la grand'route?...

—Je fuis. J'ai appris tout à l'heure, par une conversation surprise, que le paysan à qui je dois le jour comptait me vendre à un charcutier Les boudins sont très demandés pour la nuit de Noël... Me fallait-il, à peine né, répandre le sang qui venait de m'être infusé?... Et fallait-il finir dans la purée?... Ce sang n'a fait qu'un tour et je me suis sauvé... Et maintenant, je chemine seul dans la nuit... Mais je ne me suis pas tout à fait abandonné... Cette petite lumière que vous voyez là-bas m'attire invinciblement, et c'est vers elle qu'un instinct obscur me dirige.

—Le même instict me pousse vers elle, dit la Jeannette. Si vous le voulez bien, monsieur Boudin, nous ferons route ensemble...

Et ils poursuivirent leur chemin de conserve, causant de choses et d'autres, se faisant des confidences... La Jeannette se plaignait de sa maladie de foie. Le boudin se disait anémique. Et, tout en parlant, ils faisaient en sorte de ne pas perdre de vue la petite lumière qui leur servait de point de repère.

Tout à coup, ils entendirent derrière eux comme un bruit saccadé. Ils se retournèrent et virent un objet de forme étrange sautillant vers eux. C'était une sorte de chose renflée par le bas, effilée par le haut, faite d'une matière lisse et brillante, sur laquelle venaient se refléter les rayons de la lune. La partie effilée semblait gainée de métal. La chose les rejoignit bientôt, bondissant sur les cailloux, claudiquant, et ils reconnurent que c'était une bouteille de champagne.

La rencontre était imprévue, mais pas plus, en somme, que celle d'une oie et d'un boudin. Aussi la Jeannette, qui commençait à ne plus s'étonner de rien, demanda à la bouteille sur le ton le plus naturel:

—Quel bon vent vous amène?

—Ce n'est pas un vent, répondit la bouteille, c'est l'instinct de la conservation...

—Seriez-vous, comme nous, une fugitive?...

—Non seulement une fugitive, mais encore une révoltée, répondit la bouteille. Pourquoi faut-il que chaque année, à pareille époque, tant de mes semblables soient condamnées à rendre l'âme?... Car nous avons une âme toujours prête à bondir, à s'échapper hors des limites étroites qui lui sont assignées; une âme gazeuse, bouillonnante, qui s'empresse de nous quitter dès que la moindre issue lui est offerte... Or, à chaque réveillon, c'est une véritable hécatombe. Et ce n'est pas pour rien que les buveurs comparent les bouteilles vides à des cadavres. S'il n'y avait pas ce maudit réveillon, l'existence des bouteilles de champagne serait plutôt enviable. Tout le monde sait que l'on nous laisse vieillir volontiers, et l'on a vu des bouteilles de champagne mourir de vieillesse, par éclatement, sous l'irrésistible pression de leur âme vagabonde. Eh bien, je veux, moi aussi, essayer de mourir de vieillesse, et voilà pourquoi j'ai pris la fuite, laissant mes cinq compagnes dans le panier qui devait nous transporter vers Paris. Cela fera des réclamations, le client traitera mes propriétaires de voleurs... tant mieux... cela sera le commencement de la vengeance!... Toujours est-il que j'irais un peu à l'aventure, au risque de tomber dans quelque traquenard, si je n'avais cette petite lumière qui s'est montrée, chaque nuit, à l'horizon comme pour me faire signe de venir vers elle...

—Nous sommes dans votre cas, ma chère diva, dit le boudin. Et, si vous le voulez bien, nous poursuivrons notre route de concert...

—Avec le plus grand plaisir, monsieur Boudin, répondit la bouteille en minaudant et en pirouettant.

—o—

Et tous les trois reprirent leur marche. Durant le jour, ils continuaient de se cacher par prudence. Mais la nuit, ils avançaient le plus rapidement qu'ils pouvaient, l'oie se dandinant, le boudin rampant, la bouteille boitillant, tous trois se dirigeant vers cette lumière qui grossissait un peu chaque nuit, mais qui leur paraissait si loin, si loin encore qu'il leur semblait à jamais impossible de l'atteindre.

Pourtant tout arrive. Quand la lumière leur parut se trouver à une distance normale, ils accélérèrent chacun leur allure, si bien que, la nuit même du 24 décembre, ils l'atteignirent enfin. Et ils eurent aussitôt un sursaut d'épouvante.

Cette lumière, qui, depuis si longtemps, les attirait si impérieusement, n'était autre chose que l'éclairage "a giorno'' d'un restaurant de nuit. Ils voulurent reculer, bondir en arrière. Déjà, il n'était plus temps Des mains avides s'étaient saisies d'eux tandis que des voix joyeuses s'écriaient:

—Encore un arrivage!... Ah! tant mieux!... On commençait à être un peu à court... Cette oie est superbe!... Et ce boudin est admirable!.. Il y en a au moins pour vingt-cinq francs!...

Pendant que l'on entraînait la Jeannette vers le lieu du supplice, elle eut encore le temps et le courage de dire:

—On n'échappe pas à sa destinée.. La nôtre était de finir un soir de réveillon... Résignons-nous...

La bouteille de champagne, au moment où son âme, délivrée du bouchon, se répandait en mousse, jeta ce dernier cri:

—Adieu, monsieur Boudin!

A quoi M. Boudin répondit, comme ses tranches débitées tombaient dans la poêle:

—Voilà comment on meurt pour vingt-cinq francs!...

Telles furent les dernières paroles de M. Boudin.

Adrien Vély.

NOEL

Dans l'étable où le vent passe par mainte brèche,
Jésus, auréolé de gloire et de candeur,
Jésus, du gouffre humain prodigieux sondeur,
Repose, heureux encor, dans la sublime crèche.

Le froid a beau sévir, aigu comme une flèche,
Il dort, plein d'un songe où tout est grâce et douceur;
Et la voix de Marie en un rythme berceur
L'enlace, et l'humble boeuf, pris de pitié, le lèche.

Dors longtemps, ô Jésus: rêve, ne pressens pas
L'angoisse de la Vie et l'horreur du Trépas,
Tandis que les bergers, apportant leurs hommages,

T'adorent en silence, aimable et divin roi,
A l'Orient lointain, conductrice des Mages,
Déjà l'étoile d'or est en marche vers toi.

LEONCE DEPONT.

EN PROVINCE

POULE D'EAU

Le correspondant de la chronique de l'arrondissement semble être mort depuis quelque temps. N'a-t-il rien à dire? "J'sais tout" en a toujours.

• • •

Les quelques chasseurs de Sainte-Rose qui sont venus à la chasse ici en sont partis leurs voitures chargées et bien satisfaits.

• • •

Les chasseurs d'Elie n'ont pas eu si bonne chance. MM. Bess et Tremblay ont eu leurs proies, mais Magloire Bernardin n'a tué que quelques lièvres.

• • •

M. Alp. Bernardin vient de prendre au filet un "doré", specimen de sa sorte, mesurant 28 pouces, et pesant près de 15 livres.

• • •

M. Dumas, de Toutes Aides, était de passage ici la semaine dernière.

• • •

Mlle Marie Bernardin est partie en promenade à Winnipeg la semaine dernière.

• • •

M. Anatole D'Aoust est parti pour Makinak il y a quelques jours.

• • •

MM. Northroat, Tremblay et Bass ont été bien satisfaits de nos terres et viendront s'établir parmi nous sous peu.

On n'entend plus parler de la "Dufault Sawing Mill Co. Ltd." Ont-ils fait banqueroute?

J'sais Tout.

SAINT-CLAUDE

Le Frère Boniface, du collège de Saint-Boniface, était à Saint-Claude ces jours derniers.

• • •

M. A...r Hince et Victor Muller sont partis enchantés de leur voyage de chasse, chacun d'eux emportant un orignal.

• • •

M. Eugène St-Pierre est parti lundi soir pour Winnipeg. Nous lui souhaitons un prompt retour parmi nous.

• • •

Mlle Gaudry et Mlle H. Le Clan, institutrices, sont allées rendre visite à des amies de Lourdes et de Cardinal samedi dernier.

Sans-Gêne.

FANNYSTELLE

Nous sommes heureux d'apprendre que Mgr Béliveau a été élevé au siège d'archevêque de Saint-Boniface. Nous voyons dans la personne du successeur du regretté Mgr Langevin un homme rempli de zèle, de dévouement, et estimé de tous. Nous remercions vivement le Divin Maître de ce choix, car nous savons que sous son administration nous aurons des années de progrès pour le diocèse, qui est heureux aujourd'hui de le posséder.

Puisse la Divine Providence le conserver longtemps parmi nous.

Tous se préparent pour la grande fête de Noël. Il faut bien mettre quelques instants aux préparatifs et tartiner un peu, mais surtout apportons-y des préparatifs spirituels, afin de recevoir l'Agneau Divin d'une manière convenable.

• • •

M. et Mme Piché nous quitteront cette semaine pour Gravelbourg, Sask., où ils visiteront des parents et des amis.

• • •

M. F. Lacombe, de Harris Sask., est en promenade ici pour quelque temps.

• • •

Mme Eug. Coulombe doit nous quitter cette semaine pour l'hôpital de Saint-Boniface, où elle doit suivre un traitement médical. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

• • •

Mlle Bertha Cyrenne part cette semaine pour une promenade dans la Province de Québec.

• • •

M. Winters nous a quitté pour prendre charge de la gare du C. P. R. à Nesbit, Man. Il est remplacé par M. McQueen, de Niverville, Man.

• • •

M. et Mme Henry Hallmeyer sont retournés aux Illinois, où ils passeront l'hiver.

• • •

M. J.-E. McGreevy est allé passer les fêtes dans sa famille. dans l'Illinois.

• • •

M. Hector Guilbault est de retour de Balmoral, Man., où il était à l'emploi de la Cie du Téléphone.

• • •

Mme Albert Painchaud, après quelques jours passés ici en promenade, est retournée à Saint-Boniface.

• • •

M. et Mme Ernest Desilets doivent partir lundi pour la Province de Québec, où ils visiteront des parents et amis.

• • •

M. Newcombe, inspecteur des écoles de Winnipeg, est venu rendre visite à nôtre afin de voir si l'anglais y était suffisamment enseigné. Ce Monsieur a été parfaitement satisfait de la manière dont les RR. SS. Missionnaires Oblates enseignent l'anglais. Encore une preuve de la supériorité de l'enseignement bilingue sous le régime des dévouées Religieuses.

• • •

Dernière pensée du correspondant de ce point du globe: Avant le grand et saint jour de Noël, au personnel de la rédaction de la **Liberté** et à toutes les personnes qui ont le bonheur de lire ce journal: Heureux Noël!

Yvonnic.

SAINT-LAZARE

Nous avons eu il y a peu la visite de nos écoles par l'inspecteur Brunet. Il a visité les écoles De-Corby, professeur J.-A. Blouin, de Victor, Mlle Marthe Beaudry, Saint-Madeleine, Mlle R. Croteau. M. l'inspecteur s'est déclaré très satisfait des progrès faits par les élèves. Il a donné une mention spéciale à l'école Sainte-Madeleine. M. l'inspecteur a pris le souper en compagnie de M. le curé chez M. Dupont, de Binscarth.

M. l'inspecteur Morrison a fait l'inspection de nos écoles pour constater quel enseignement de l'anglais on y faisait. Il a été très satisfait des résultats. A l'école DeCorby, il a déclaré aux élèves qu'ils étaient heureux d'apprendre à la fois à parler deux langues.

• • •

On parle de la reconstruction de notre presbytère. L'on sait qu'il a été détruit par le feu dans l'après-midi du 22 novembre, alors que M. le curé était absent en mission à Sainte-Madeleine. Il est rumeur qu'on rebâtira près de la gare. Ce serait beaucoup plus pratique. En tout cas il est certain que les syndics, D. Chartier, J. Tremblay, D. Bourret, sont disposés à reconstruire selon les décisions de l'autorité diocésaine.

LETELLIER

Les élèves du Couvent ont donné jeudi soir dernier dans la salle une jolie séance musicale et dramatique en l'honneur de Mgr Béliveau. Une adresse fut présentée à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque qui y répondit par de bons conseils et de bonnes leçons tirées de la séance même.

SAINTE-ROSE DU LAC

M. l'abbé Bertrand a de nouveau été victime d'un accident de voiture. Les dommages sont assez considérables, mais la victime s'en est assez bien tiré.

SAINT-EUSTACHE

La fête de l'Immaculée Conception a été célébrée avec grand éclat cette année. Le petit choeur de chant de Baie Saint-Paul Est rendit très bien la messe de la Sainte Vierge. Les cantiques ont été particulièrement bien exécutés.

La quête a été faite par la présidente et la vice-présidente des Enfants de Marie, Mlles Béatrice Leclerc et Corine Chevron, au profit de leur congrégation.

M. le curé Bastien donna le sermon de circonstance. Il nous fit l'histoire du dogme de l'Immaculée Conception et nous montra comment ce dogme, bien que défini en 1854, n'était qu'une déduction du symbole qui dit: a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.

Après la messe il y eut l'assemblée des Enfants de Marie à la sacristie.

Dans l'après-midi il y eut consécration à la sainte Vierge, chapelet et bénédiction solennelle du Saint Sacrement. L'acte de consécration à la sainte Vierge a été lu par Mlle B. Leclerc.

Le chant a été admirablement bien rendu par les Enfants de Marie, sous la direction de Mlle C. Chevron. Et la quête a été faite par Mlle Camillia Lucier. Parmi les solistes on a dû remarquer Mlle Agnès Carrière.

Un fait digne de remarque c'est le nombre extraordinaire de communions distribuées ce jour-là. C'est la troisième communion générale de la paroisse depuis la fin de novembre. Puisse cette célébration nous faire aimer davantage notre Mère du Ciel et nous mériter sa protection!

• • •

Le soir du 8 décembre il y eut une soirée de paniers dans l'école de Belcourt.

Cette soirée a été certainement, d'après le rapport de tous ceux qui y ont assisté, la plus belle de la saison. Le chant, la musique, les paniers, les décorations, l'assistance, l'encanteur, tout était parfait. On a applaudi surtout le chant des jeunes filles de Belcourt, sous la direction de Mlle Lavallée, institutrice.

M. Jos. Kirton s'est montré très habile encanteur et toujours dévoué pour son église. Aussi le résultat de la soirée a surpassé toutes les prévisions. Les gens de Belcourt ont fait beaucoup plus que les gens de Baie Saint-Paul Est, qui pourtant "font un succès de tout ce qu'ils entreprennent". Ils ont fait beaucoup mieux que les gens de Saint-Eustache proprement dit, qui pourtant sont vingt fois plus nombreux.

La soirée terminée, M. le curé avait encaissé $109.19 et il s'en retourna chez lui tout encouragé à travailler avec une nouvelle ardeur pour éteindre la dette de la paroisse. Les deux candidates de la soirée, Mlles Aline Lacroix et Délia Pagé méritent une mention honorable pour leur zèle et leur succès.

A Mlle Alexina Hogue, la dévouée organisatrice de cette soirée, et à tous les gens de Belcourt, nous adressons nos félicitations les plus chaleureuses.

• • •

Naissance

L'épouse de M. François-Xavier McDougall, née Marie-Hélène Bremner, une fille baptisée Marie-Rose-Albertine. Parrain, M. J.-P McDougall; marraine, Mme William Bremner, grand-parents de l'enfant.

Semi-Pinson.

LE PAS

M. Aurèle Pelletier a la position d'hydrographe pour le gouvernement fédéral.

• • •

M. G. Tessier était un des voyageurs à bord du train mercredi. Il partait pour aller passer l'hiver dans la province de Québec.

• • •

Dimanche dernier M. Jos. Fredette était parrain et Mlle A. Kéroack marraine, pour le bébé de M. et Mme Powell.

• • •

Le R. P. J. Guy, o.m.i., curé de la paroisse du Pas, allait à la mission Barrows, vendredi. Il doit continuer son voyage jusqu'à Winnipeg et compte être de retour le 18 du mois.

• • •

Un incendie se déclarait, vers onze heures et demie du matin, mardi, dans le haut de la maison appartenant à M. Dupuis. L'alarme fut donnée, à laquelle la brigade de feu répondit immédiatement et arriva à temps pour sauver la bâtisse. Les meubles qui se trouvaient à l'étage supérieur ne purent être retirés à temps et furent presque complètement mis hors d'usage par l'eau que les pompiers lancèrent à profusion.

• • •

Vers les trois heures de l'après-midi, le même jour, la cloche d'alarme sonnait de nouveau, le feu s'était déclaré dans un des wagons de passagers de la Hudson Bay Construction Co., situé en arrière des hangars de cette compagnie. Les flammes purent être contrôlées assez facilement, les dommages se montant cependant à au-delà de $1,500.

• • •

Le R. P. Bonnald, o.m.i., missionnaire à Cumberland, était de passage à l'évêché, la semaine dernière.

• • •

Il pleuvait lundi matin, 6 décembre.

• • •

Le maire Finger se présente de nouveau comme maire pour 1916. M. Finger a toujours été maire depuis que la ville du Pas a été incorporée, en 1912.

Dans la première division, les noms de MM. Carroll, Morgan et Jos. Smith sont mentionnés comme candidats pour conseillers. M. J. Smith est Canadien français. M. H. S. Johnson se présente comme commissaire d'école, sans opposition apparente.

Dans la deuxième division, deux Anglais se présentent comme conseillers. MM. D.-C. Burton et R.-H. McNeil. MM. A.-J. Slaney et D.-F. de Trémaudan se présentent comme commissaire d'école dans cette division.

Dans la troisième division, M. U. St-Godard, Canadien français, se présente comme conseiller. M. G. M. Brown, Anglais lui porterait opposition. M. P. Cuillerier se présente comme commissaire d'école dans cette division. On ne lui connaît pas d'opposition.

Dans la division trois, le vote canadien-français est fort et les candidats ont des chances de gagner, mais dans les divisions une et deux le vote canadien-français est en grande minorité.

D.-F. de Trémaudan.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le 8 décembre, nous avions la douleur de perdre un de nos plus anciens citoyens en la personne de M. Ephrem Marion, établi ici depuis 1881. Il est mort le soir après neuf heures de maladie. Du moment qu'il fut frappé de congestion cérébrale, il lui fut impossible de prononcer une seule parole.

Les funérailles, qui eurent lieu vendredi, furent très solennelles. M. le curé St-Amant officiait, assisté de MM. Chamberland, curé de Sainte-Elizabeth, et L. Létourneau, vicaire à Saint-Jean-Baptiste. Il y avait au choeur MM. les abbés N.-C. Jutras et A. Defoy, de Letellier. Le corps était porté par ses cinq fils: Albert, Frédéric, Laurent, Ulric, Alphonse, et son gendre, Flavien Chaput.

M. E. Marion avait 57 ans et quatre mois et demi. Il était originaire de Saint-Gabriel de Brandon, Québec. Mme Marion lui survit. Il laisse une famille de quatorze enfants, dont neuf sont déjà mariés et une fille religieuse chez les Soeurs des SS. NN. de Jésus et Marie, sous le nom de Soeur Saint-Joseph de Bethléhem.

Nous offrons à la famille éprouvée toutes nos sympathies et condoléances.

LETTRE DE FRANCE

Bordeaux, le 30 sept. 1915.

Mes chers amis,

Depuis très longtemps, je n'ai pas eu de vos nouvelles, néanmoins j'espère que cette lettre vous trouvera tous bien.

Je vous ai écris, il y a environ deux mois, mais je n'ai point eu de réponse. Je ne sais pas si vous avez reçu ma lettre ou non; dans ma vie, il y a eu beaucoup de changement depuis que j'ai quitté notre chère France, et où nous pouvions correspondre facilement. Je serai pourtant heureux de pouvoir avoir de vos nouvelles souvent.

Vous savez que le 9 mai, pendant la bataille des Artois, c'est-à-dire du côté d'Arras, je fus blessé; une fois ma blessure guérie, j'eus un mois de convalescence et après je retournai au dépot où je restai un petit moment. Le 13 septembre il fallait un départ, un renfort pour le 161e Inf., Rég. de l'Est. On me demanda si je consentais à partir, vu que c'était mon tour. Je dis oui, et je partis; le 19 septembre j'étais de retour au milieu des dangers du front.

On nous laissa au repos jusqu'au 22 septembre, pour nous donner du courage et connaître un peu notre nouveau Régiment. Enfin on partit en tranchée de 1re ligne; et nous savions que nous allions prendre une grande offensive et que notre Régiment faisait partie du premier élément qui partait à l'assaut. Le 25 septembre à 8 heures du matin il arrive un ordre du Général en Chef, qu'à 9.15 heures exact aurait lieu l'assaut; sitôt que l'ordre nous fut lu on s'entreregarda tous, mais personne n'eut un moment de faiblesse; à l'heure indiquée, comme lancés par une force invisible toute la première ligne française sortit, instantanément, et courra sus aux Boches. Dans certains endroits, d'un même élan on enleva trois tranchées ennemies. Ce jour-là on fit 20,000 prisonniers et on prit 70 canons et plusieurs douzaines de mitrailleuses. Le combat allait si bien que j'aurais bien voulu y rester, mais une balle et un éclat me terrassèrent et je dus évacuer dans la nuit, et je fus dirigé sur Bordeaux, où je suis très bien soigné.

Le balle était du reste dans la cuisse et ce matin on m'a opéré. L'opération a très bien réussi et à l'heure actuelle je souffre moins.

Veuilez bien présenter mes respects à MM. et Mmes Jierre et J. Bazin, aux familles Bodin, Baron, etc.

Veuillez me rendre une réponse lilico pour que je la reçoive avant de quitter l'hôpital. J'embrasse bien fort vos enfants.

Respectueusement à vous,

Jean.

Ambulance militaire, 6 et 8, rue des Trois-Conils, Bordeaux, Gironde.

LA CATASTROPHE DU HAVRE

Il y a cent dix morts

Paris, 16. — Une dépêche du Havre au "Temps" dit que cent dix personnes ont péri dans l'explosion qui a eu lieu hier dans une fabrique de munitions belge.

"La cause exacte de l'explosion, dit le "Temps", n'a pas encore été déterminée. L'enquête commencée a prouvé qu'un des bâtiments contenait des caisses de munitions arrivées quelque temps auparavant des Etats-Unis.

"On a découvert que, dans une de ces caisses, se trouvait un appareil destiné à causer une déflagration.

"La caisse d'explosifs a été rendue inoffensive et l'examen fait à la suite par le laboratoire municipal a donné lieu à des remarques intéressantes. Toutes les autres caisses ont été visitées avec soin.

"Tandis qu'on sait que les ouvriers sont exclusivement prudents, on reconnaît que, dans la manipulation d'explosifs, une imprudence est toujours possible et il peut très bien se faire que l'explosion n'ait pas eu d'autre cause.

"On indique aussi qu'un camp de prisonniers allemands se trouve non loin des usines et qu'il y a neuf mois, l'usine Desmarais, située également près de ce camp, a été incendiée."

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 14

De ce clair soleil d'hiver qui allume d'or et de flammes sa chevelure blonde... de ce silence d'église, de cette prière muette des champs et des bois, des collines et des villages montant vers le ciel sur la fumée bleue des chaumes.. de ce calme infini dans lequel l'âme elle-même semble étendre et rafraîchir ses facultés pour bénir le Dieu infiniment bon qui, dès ici-bas, permet de telles jouissances à sa créature...

Puis, Odile lève quelques secondes ses yeux sur ceux du jeune homme:

—C'est beau, cela, murmure-t-elle tout bas...

—Et c'est pour nous!... Rien ici-bas n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu... les cheveux de notre tête sont comptés.. Pas un oiseau ne tombe sur le sol s'il ne l'ordonne... Oui, Dieu a voulu la nature toute blanche pour ce jour-là, gracieuse comme elle ne l'est presque jamais... Odile! il me semble que, dans cette vallée, tout a pris vos couleurs... que tout y est présage. espérance... invitation!.... que tout y prie pour nous!...

—L'office se dit bien en silence, répond Odile avec un sourire.

—En silence!...

Et le jeune homme regarde la jeune fille avec une indéfinissable expression de respect et d'affection:

—Il me semble, au contraire, que nous avons beaucoup causé!.

Pourtant, Jacques n'avait pas encore tout dit, et il faut croire qu'il voulait, et tout de suite, exprimer sa pensée bien entière, car, après avoir reconduit Odile à l'Abbaye, il insista pour voir tante Berthe, qui faisait une patience acharnée avec M. le curé..

A sa vue, l'abbé Hans se leva pour se retirer; mais Jacques s'y opposa:

—Monsieur le curé, vous n'êtes pas de trop... au contraire!.. Je vous désire à toutes les heures graves de ma vie... Je suis à la plus grave... et je vais peut-être avoir besoin d'un très sérieux appui.

L'abbé Hans lui tendit les deux mains, et avec sa bonne expression de vieux prêtre:

—Mon ami, comptez sur moi!

La conversation dura une demi-heure. Ce que Jacques raconta dut leur paraître extrêmement gai, car, de sa chambre, Odile entendait le gros rire de M. le curé, sur lequel parlait la note plus cristalline de la tante... Décidément, le but n'était pas aussi difficile à atteindre que Jacques se l'était figuré.

Puis, la femme de chambre, très rouge, monta trouver Odile dans sa chambre: "On demandait Mademoiselle tout de suite, en bas."

—Eh bien! ma bonne grande. s'écrie la tante en voyant entrer sa nièce, figure-toi que M. le curé et moi avons confessé Jacques... une confession générale!...

—Et... vous lui avez donné l'absolution?... demande Odile, déjà troublée.

—Précisément..., on t'attend pour décider...

—Il avait beaucoup de péchés? continue la jeune fille.

—Un gros!... un très gros!...

Ici, Odile garde le silence pendant un certain temps.

—Et l'on peut savoir?... demande-t-elle enfin, avec une certaine résolution.

—C'est même nécessaire... figure-toi qu'il t'aime!...

— . . . .

—Et tu ne le grondes pas?.. demande la tante en se croisant les bras...

— . . . .

—Dans ces conditions, s'écria tante Berthe, riante et émue tout à la fois, il ne me reste plus qu'une chose à faire!...

Et, amenant Jacques et Odile devant l'abbé:

—Monsieur le curé, bénissez ces deux enfants-là!...

—Oh! du meilleur de mon coeur de prêtre et d'ami!...

La main du bon curé traça alors un lent et affectueux signe de croix sur le front incliné des deux fiancés; et, quand ils se relevèrent, la tante poussa doucement Odile vers Jacques:

—Allons... mes enfants.. embrassez-vous!... je vous le permets, aujourd'hui...

Chapitre XIII

Le lendemain fut à la Ferlandière un jour de vie extraordinaire.

Comme le soleil, débordant d'un nuage passager, fait de nouveau tout resplendir autour de lui, la nouvelle des fiançailles de Jacques et d'Odile avait, à la ferme, illuminé tous les coeurs.

Jacques, ce matin-là, eut besoin de mouvement, d'agitation physique; dès 6 heures, il fit venir le fermier...

—Eh bien! maître Potain!.... ton cher ami abîme-t-il toujours tes pommes de terre!...

—Mon cher ami...? répète Potain qui ne comprend pas tout de suite.

—Oui, ton sanglier?

—Oh! Monsieur de la Ferlandière, je n'osais plus vous en parler, parce que... je voyais bien que vous aviez d'autres préoccupations, seulement mes caves sont dévastées, il vous coûte plus de vingt francs par semaine; je vous assure qu'il doit être gras à lard, ce gaillard-là!...

—C'est bon, je le tue... après-demain.

—Tuez-les tous!...

—Ils sont donc plusieurs?...

—Je crois bien... toute une nichée! Chaque soir, depuis la neige, je relève des traces nouvelles. Pas possible... ils doivent se donner le mot!...

—Je les tuerai tous!...

Mais Potain prend alors un air respectueusement sceptique, et, tournant sa casquette entre ses doigts:

—Que Monsieur de la Ferlandière me pardonne... mais j'ai bien peur que Mlle Odile n'ajoute encore beaucoup de pommes de terres à toutes celles...

—...??

—Oui... qu'elle a déjà sur la conscience... et des meilleures!... de la Hollande première qualité!...

Jacques se met à rire:

—Je t'assure que le sanglier payera la note!... et largement.

Mais le fermier hoche la tête.

—Allons, Potain, je vois que tu n'as plus confiance en moi... Il faut des actes... alors nous agirons!...

Puis, Jacques remonte chez lui, et, pendant une heure, écrit aux familles amies pour les inviter au plaisir toujours très apprécié d'une chasse à courre en hiver, et surtout menée par le vautrait (1) renommé de la Ferlandière.

(1) Meute spéciale dressée pour la chasse au sanglier.

Car, malgré la modicité de sa fortune, Jacques possède une meute superbe, oeuvre d'années de patience et de soins, commencée par son père, et perfectionnée par lui à un tel point qu'il refusait à M. de Chailuy, son voisin de Frière, mille francs de chacune de ses chiennes.

L'Abbaye fut naturellement la première informée; puis les Jacquemin, les de Chailuy, les Jacquemar, les Etienne, les Burgonde, les Delquettes, les Aubinoux, les Nyncter et les de Valmer, tous vieux amis des deux familles et constituant un véritable cercle de bonne intimité.

Rendez-vous à 2 heures au Pré Acre: les jeunes à cheval, les vénérables en voiture; le soir, grande réunion à l'Abbaye, où tante Berthe ne refuserait certainement pas d'offrir le dîner des fiançailles.

Dès le surlendemain, Jacques avait des réponses enthousiastes: tout le monde acceptait, c'était bien ce que le jeune homme avait prévu, car dans la vie, non pas monotone, mais uniforme et tranquille de province, une distraction est d'autant plus goûtée qu'on l'aborde, en général, plus reposé, et qu'on la savoure bien entre soi, loin des indifférents, des curieux ou des jaloux.

L'avant-veille de la battue, il y eut un moment d'anxiété à la Ferlandière; le baromètre baissa tout à coup, un mauvais vent d'Ouest se mit à souffler, et on craignait le dégel.

Il arriva, en effet, mais juste assez pour faire baisser la neige; et, dès le matin du jeudi, le mouchoir du père Leblond se profila dans le ciel, superbe, sans aucun carreau, un vrai mouchoir de fine batiste aérienne.

Ce mouchoir est le baromètre infaillible du pays: il est constitué d'une façon très précise par un grand carré de ciel qui se découpe tout en haut du village entre les sapins qui bornent l'enclos du père Leblond et le coin de l'église.

Quand le ciel est noir dans ce carré, il pleuvra infailliblement quelques heures durant la journée; si, au contraire, le vent le dégage et le fait resplendir, très clair, sur la verdure sombre des sapins, alors on peut hardiment se mettre en route, quand bien même les nuages menaceraient partout ailleurs.

Le matin de la chasse, le père Leblond avait un mouchoir parfait, presque trop parfait, car il ventait Nord-Nord-Est, et la neige craquait un peu, presque comme du verglas, sous les sabots des chevaux qu'on menait ferrer à glace.

A la première heure, le vieux **piqueux** arrivait au rapport avec Potain: une troupe entière de sangliers: bêtes de compagnie, bêtes rousses, marcassins, baugeaient effrontément au fond de la Jouine; mais, surtout, le vieux piqueux en savait un colossal, très matériel comme il disait, une sorte de solitaire, qui gitait de

(Suite de la 1re page)

ligieuses, inspirèrent la même aversion à ces rigides sectaires. On vit certains disciples de Jansénius acheter à des ménétriers de village les violons dont ces modestes artistes devaient se servir pour faire danser les paysans après les vêpres, et briser les pauvres instruments. Ce n'était plus le temps, hélas! où, dans la plupart des paroisses soumises à la juridiction des moines bénédictins, — ces moines si vraiment imbus de l'esprit chrétien, — la coutume locale exigeait que la nouvelle mariée allât, un jour dans l'année, présenter ses hommages au "seigneur prieur" ou à son délégué, puis, tout en chantant une ou plusieurs chansons nouvelles, engageât une danse avec le ledit prieur, au sortir de l'église, après vêpres. Dans son savant livre intitulé: **le Pouillé historique de l'archevêché de Rennes,** M. l'abbé Guillotin de Corson cite un grand nombre de communes où ces us se maintinrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le siècle si rigide de Diderot et de Voltaire coupa court aux vieilles et naïves coutumes instituées par les moines. Des Français perspicaces s'inquiétèrent de cette campagne dirigée par les jansénistes contre les réjouissances rurales: "Mon curé le dit, raconte le marquis de Mirabeau dans l'**Ami des hommes,** et ce n'est pas à moi à le contredire, quoique ce soit assez la mode aujourd'hui: Boire un peu, et seulement jusqu'à chanter, rire et danser, épanouit la rate, bannit les inimitiés et lie la société." Erreur, déplorable erreur! répondaient les jansénistes; les fidèles ne doivent chercher une distraction que dans la fréquentation exclusive des offices. Poser un tel axiome, c'était méconnaître la nature humaine et particulièrement la nature du paysans. Le délassement d'un travail ingrat et pénible est dans l'oubli, et, pour les esprits peu cultivés, l'oubli ne se trouve que dans les passe-temps violents. "Les divertissements sont dans l'année, sauf respect, disait un observateur spirituel, comme l'avoine à midi dans la journée d'un cheval. Ils réveillent, réunissent la jeunesse, puis, sous les yeux des parents, font naître les unions de convenance, les propositions de mariage, rappellen les souvenirs d'antique fraternité et parenté."

"Sous les yeux des parents:" voilà bien, en effet, le trait qui caractérisait les réjouissances si maladroitement honnies!

De tous les mots magiques qui agissent sur notre âme et lui donnent de tendres et brusques impulsions, Noël est peut-être le plus irrésistible, le plus puissant. Autels constellés de lumière, chants sacrés admirables rameaux de houx et de sapins chargés de jouets et de fruits, rires clairs des enfants, légendes, réveillons joyeux, Noël évoque tout un monde de croyances, de légendes et d'images auxquelles sourit la pensée. Rien qu'à le prononcer, il semble qu'on voit aussitôt surgir des groupes de paysans aux habits couverts de neige, des vieilles femmes enveloppées de longs châles noirs, des jeunes filles le rosaire aux doigts, des châtelaines le livre d'heures sous le bras, tous cheminant à travers les sentiers durcis par la gelée, une lanterne sourde à la main, vers l'humble église pleine de clartés.

C'est à la campagne surtout qu'on chante encore les noëls. Mais n'est-ce pas aussi pour les paysans que ces naïves chansons furent composées? Parcourez les innombrables recueils de noëls: à part quelques chants consacrés aux corporations de métiers ou aux habitants d'une paroisse, tous mettent en scène des bergers et des paysans.

Dans un poème sur la chute du clocher de Saint-Donat (Drôme), un bon religieux dauphinois, le Père Charvet, mentionne un curieux trait des moeurs du XVIIe siècle:

C'était sur cette cime (sur ce clocher)
Que l'on chantait en bonne rime
Les noëls, depuis les Avents
Jusques à la fin de leur temps.

Dans plusieurs provinces, en effet, dès le premier dimanche de l'Avent, des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants montaient après vêpres sur les clochers et les tours, et, du haut des plates-formes, entonnaient à gorge déployée les cantiques de Noël. Le chant dégénérait parfois, dit-on, en "cohue"; l'habitude vint même d'installer des canons dans les galeries et d'échanger des saluts de clocher à clocher. Tel est du moins le témoignage du bon Père Charvet:

Et puis de là l'artillerie,
Saluant Jésus et Marie,
Nos canonniers, fort braves gens,
Répondaient à ceux de Romans.

Le jansénisme s'offusqua de cette vieille coutume. Les divertissements populaires portaient ombrage à ces sectaires chagrins et moroses, qui voulaient faire de l'Eglise non une mère, mais une grincheuse marâtre, rebelle à toute joie. En 1778, un arrêt du parlement de Grenoble interdit au peuple d'envahir, pendant les Avents, les galeries extérieures des églises, et prohiba les tumultueux élans de l'allégresse chrétienne. Chassé des édifices religieux, le peuple ne voulut pourtant pas renoncer à ses noëls; il alla les chanter sur les collines et sur les hauteurs. C'est ainsi que, de nos jours encore, dans les marches bretonnes, entre Pontorson (Manche) et Antrain (Ille-et-Vilaine), les jeunes paysans vont s'installer, chaque dimanche de décembre, à l'issue des vêpres, sur le principal coteau du village, et, de là, font vibrer l'air de leurs bruyantes antiennes. Nous avons recueilli nous-même quelques-de ces chants. Voici l'un des plus caractéristiques:

Trois pastoureaux y l'ont trouvé,
Noël! Noël!
Trois pastoureaux y l'ont trouvé,
Noël est né!

Dans un mouchoir l'ont enveloppé,
Noël! Noël!
Dans un mouchoir l'ont enveloppé,
Noël est né!

Dedans l'église ils l'ont porté,
Noël! Noël!
Dedans l'église ils l'ont porté,
Noël est né!

Les cloches se sont mises à sonner,
Noël! Noël!
Les cloches se sont mises à sonner,
Noël est né!

Les bourgeois se sont demandé,
Noël! Noël!
Les bourgeois se sont demandé,
Noël est né!

Qu'ont donc nos cloches à sonner?
Noël! Noël!
Qu'ont donc nos cloches à sonner?
Noël est né!

C'est Jésus-Christ qu'est arrivé,
Noël! Noël!
C'est Jésus-Christ qu'est arrivé,
Noël est né!

Allons-y donc tous l'adorer,
Noël! Noël!
Allons-y donc tous l'adorer,
Noël est né!

L'église s'est mise à r'linder,
Noël! Noël!
L'église s'est mise à r'linder,
Noël est né!

Un autre cantique nous a non moins frappé; c'est celui de sainte Madeleine, auquel le peuple ajoute un refrain noëlique:

Le bon Dieu, la sainte Vierge,
Voyageaient tous deux chez nous.
Chantons tous,
Ores, chantons tous ensemble
La nuit de Noël
Solennel!

Ils rencontrèrent Madeleine,
Qui jouait avec les garçons.

"Madeleine, belle fille,
Voulez-vous venir avec nous?

—Ma foi, j'irai, sainte Vierge,
Je prendrai tous mes atours.

Je peign'rai ma bell' chevelure,
Qui pend jusqu'à mes talons.

Je prendrai ma rich'coiffure,
Ma jeannett', mes anneaux d'or.

Je prendrai mon beau mouchoir,
Où les qutr' soleils y sont.

Je prendrai ma belle ceinture,
Qui est toute garnie en **our**.

Je prendrai ma belle robe,
Qu'est de quatre-vingts contours.

Je prendrai mes beaux souliers,
Qui sont bordés de velours.

Je prendrai mes beaux jupons,
Qui font quatre fois le tour.

Je prendrai ma belle d'vantière,
Où toutes les étoiles y sont."

. . . .

Quand ell' sortit sur la place,
Les cloches sonnèrent du coup.

Quand ell' fut dans le chemin,
Les arbres en fleurissaient tous.

Quand ell' fut dans le cim'tière,
Les morts s'en relevaient tous.

Quand elle entra dans l'église,
Les cierges s'allumaient partout.

Quand ell' prit de l'eau bénite,
L'autel trembla bout pour bout;

Le clerc qui disait la messe
Au **Kyrie** demeura court,

Et l'clergé qui lui répond
En oublia sa leçon.

N'y eut qu'le grand saint Pierre
Qui n'y fit pas attention.

'Tout beau, tout beau, Madeleine!
Abaissez votre grandeur!

—Prêtres, continuez la messe,
Je n'l'abaiss'rai pas pour vous."

C'est à Mont-Rouault, village dépendant de la paroisse de Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine), que nous avons écrit ce cantique, sous la dictée d'un brave fondeur de chandelles. La version est évidemment incomplète. Nos poèmes populaires ressemblent à des monuments en ruines: le temps a rongé maints chapiteaux et maintes arcades. Pour retrouver le texte complet, il faut consulter plusieurs leçons. C'est le **Romancero catalan,** de M. Mila y Fontanals, qui nous donne la leçon intégrale. Voici la traduction des principaux passages:

"Madeleine se peignait avec un peigne doré. — Pendant qu'elle se peignait, passe sa soeur Marthe. — Me diras-tu, Madeleine, si tu es allée à la messe? — Point n'y suis allée, ma soeur; je n'y pensais même pas. — Vas-y, vas-y, Madeleine, car va prêcher un beau garçon. — Madeleine monte mettre ses atours. — Pour mieux entendre le sermon, sous la chaire elle s'est placée. — Le premier mot du sermon vers Madeleine est dirigé. — Quand on est au milieu du sermon, Madeleine tombe en pâmoison. — Elle arrache les anneaux d'or, les bracelets et les boucles d'oreilles. — Les quatorze ans achevés, Madeleine est morte. — Un grand choeur d'anges au haut du ciel l'ont montée. —Les anges portaient les flambeaux, la Vierge l'a ensevelie."

Le récit évangélique inspira sans doute ces chants naïfs. N'est-ce pas dans une étable, "entre le boeuf et l'âne gris", comme dit un noël, que le Rédempteur est né? Mais si l'on veut bien se rappeler que la plupart des noëls datent du XVe et du XVIe siècles, on comprend pourquoi ils retentissaient plutôt sous le toit de chacune que dans la boutique de l'artisan. Contre les insultes toujours à craindre des bandes routières, contre les incursions soudaines des Anglais ou des huguenots, le bourgeois et l'ouvrier des villes étaient protégés par de hautes murailles. Sous la tutelle d'une garnison vigilante, ils se livraient tranquillement à leur industrie ou à leur commerce.

Mais le paysan, toujours à la merci des pillards, toujours rançonné par les gens de guerre, pour ne pas considérer avec envie le sort de ses frères de la ville, devait se dire que l'**internelle consolation** apportée par le Christ au monde visitait de préférence ceux qui souffrent et ceux qui pleurent. Aussi, quand revenait l'anniversaire de la naisance du divin Libérateur, la joie du paysan s'épanchait-elle davantage. L'opprimé comprenait mieux tout le prix du grand événement qui avait changé la face du monde.

En Bourgogne, les vignerons chantent les noëls au coin du feu pendant que les marrons grillent dans la poêle et que le boudin grésille sur les charbons. Tous les ans, aux approches de Noël, les mémoires se rafraîchissent et les gosiers se dérouillent. On sort des vieilles armoires les brochures, les petits recueils poudreux et enfumés, où la plume de la jeune fille de la maison consigne ces chants, et, dès que le premier dimanche de l'Avent a sonné, on commère, on voisine, on veille ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre: celui-ci fournit des marrons, celui-là du vin blanc; mais tous chantent à pleine voix les louanges de l'Enfant divin. Les noëls de Bernard de La Monnoye sont encore populaires aux environs de Châtillon-sur-Seine.

Immortelles cantilènes! Les empires tombent, les monarchies s'écroulent, les républiques s'évanouissent, et les hymnes de Noël demeurent. Dès le XIe siècle, selon le témoignage de Lambert, prieur de Saint-Waast d'Arras, nos pères célébraient la Nativité par des chants qui duraient toute la nuit:

Lumine multiplici noctis solatia praestant,
Moreque Gallorum carmina nocte tenent.

Huit siècles ont passé. C'est toujours avec la même tendresse que nos lèvres murmurent ces joyeuses mélodies.

Oscar Havard.

L'OR FRANCAIS

Il afflue dans les caisses de la Banque de France

Paris, 14. — Soixante-deux millions de francs en or ont été versés la semaine dernière à la Banque de France. La quantité totale versée depuis l'émission du nouvel emprunt se monte à cent quatre millions de francs.

Si les versements continuent à être effectués dans la même proportion, la réserve d'or atteindra, dans dix jours, la somme de cinq milliards de francs.

Le département de la Seine a versé à lui seul deux cent quatre-vingt millions de francs, celui du Rhône, quarante millions et celui des Bouches-du-Rhône, trente millions. La ville de Paris tient la tête de souscription du nouvei emprunt dans une proportion équivalente, mais la province a répondu si généreusement à l'appel qu'elle figurera brillamment quand la liste des souscripteurs sera close.

l'autre côté dans le fond de Mennesis, au milieu des fourrés de la Neigerie.

Potain opinait avec feu pour l'extermination complète de la famille, toujours à cause de ses pommes de terres.

Jacques, en fin chasseur, préférait le solitaire: on le ferait monter d'abord aux Guérémeaux et on lui mènerait bonne chasse vers le Plessier, le Calvaire d'Ugny, et dans tous les bois qui entourent la vieille route de Ham.

—Evidemment, opinait le piqueux, de cette façon la chasse serait "une".

Mais le maître de culture tient à son idée et résiste quelques instants.

—... Puisque je te dis que je les tuerai tous!... lui répète Jacques.

—Oh! si Monsieur de la Ferlandière devait toujours rester en si bonnes dispositions!. mais, après cette chasse — c'est bien hardi d'oser questionner ainsi, — combien Monsieur en fera-t-il encore...?

—Mais beaucoup, j'espère!...

—Peu probable...

—Pourquoi?...

—... Je ne sais pas.

—Mon pauvre Potain, tes pommes de terre gênent tes conclusions!... Décidément, nous prenons le solitaire.

Le vieux piqueux partit alors. La veille, il avait déjà fait un sérieux **reconnaître,** et, pour parer à toutes les éventualités, il alla rembucher définitivement sa bête.

A midi, le vent tombe, et Jacques déjeune très rapidement avec sa soeur, déjà prête pour le départ.

—Odile doit-elle prendre un cheval de l'Abbaye?

—Pas du tout, répond Jacques, je lui en ai choisi un ce matin...

—Lequel?

—Myrtille.

La petite jument alezane?

—Oui.

—Elle n'est pas trop... sur l'oeil?... demande Jeanne, toujours prête à s'inquiéter quand il s'agit d'Odile.

—Sans doute, mais elle a des actions très douces. D'ailleurs, Odile est mon élève, elle monte fort bien!

—Et nous lui conduisons Myrtille nous-mêmes?...

—Certainement.

Quelques heures après, le Pré Acre commence à s'animer. Etienne arrive, mal assis dans un tonneau verni qu'il a emprunté tout exprès pour la circonstance.

—Mauvaise idée!... disent ses amis en l'apercevant. Pourquoi n'a-t-il pas gardé le bon cabriolet dans lequel, depuis si longtemps, on a l'habitude de le voir..!

Quelques instants, la conversation roule sur le maire, et il a plutôt une "mauvaise presse". C'est un excellent homme, Etienne, mais il ne possède pas une volonté aussi grande que son coeur: si Jacques savait toutes les complaisances — pis que cela, — toutes les faiblesses que le maire a déjà pour les usiniers, peut-être pourrait-il profiter de cette chasse pour parler très sérieusement à son officiel ami.

Pauvre Etienne! les Harmmster le prennent par l'ambition; et, en les ménageant, il pense sauvegarder son fauteuil de la mairie, ce qui est d'ailleurs une illusion de simple!

Puis, après le maire, viennent deux ménages du Val d'Api, qui causent entre eux de la possibilité de la venue des Harmmster: Alberte aurait, paraît-il, entendu causer de la chasse, et ne cachait pas hier à son entourage l'envie folle qu'elle avait d'y venir, ne fût-ce qu'à bicyclette!

Maintenant, les groupes se font plus nombreux; les carrefours s'éclairent de la gaieté élégante des costumes de chasse. Jacques arrive, beau cavalier, ayant Odile à sa gauche.

Jamais la jeune fille n'a paru plus gracieuse: le bonheur semble vraiment la caresser de son aile lumineuse! toute droite dans son amazone aux couleurs de la Ferlandière, bleu de roi et abricot, le petit tricorne piqué en garde-française sur sa lourde natte blonde, elle pèse à peine sur sa jument.

Jacques, d'ailleurs, ne la quitte pas; c'est maintenant son droit, son cher devoir, car cette jeune fille sera sa femme demain, s'il plaît à Dieu, et nul autre que Lui ne peut élever une barrière que Jacques ne briserait pas. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, en apercevant là-bas, sur le talus gazonné, Alberte et Victor en charrette anglaise.

Du coup, Jeanne arrêta son cheval.

—La juive!... murmure-t-elle à haute voix.

—Oh! maintenant, dit Odile en regardant Jacques avec une tranquillité parfaite, cela m'est complètement indifférent.

—Mais je ne les ai pas invités!... observe Jacques.

—Tu sais..., ces gens-là, riposte Jeanne, quand on ne les invite pas... ils s'invitent eux-mêmes!. voilà tout...

Cependant, il faut parler bas, car Alberte s'approche d'eux, et s'excuse de venir ainsi sans en avoir été priée; mais elle a su hier matin, au Val, que M. de la Ferlandière chassait le sanglier, elle n'a jamais assisté à une chasse à courre, et elle voudrait voir.. oh!.. voir seulement! et puis aussi donner une marque de sympathie, car les sangliers sont de bien mauvaises bêtes... n'est-ce pas, Monsieur de la Ferlandière..?

—Pas plus que d'autres!.. interrompt Jeanne.

—Mais si... pour les pommes de terre... intervient Victor, dont la figure de viveur a, dans cette lumière crue, comme une teinte marécageuse.

Mais Alberte veut avoir le dernier mot, et, dans la circonstance, ne voit pas qu'elle se mêle de choses qui la regardent maintenant moins que jamais.

—Surtout, Monsieur de la Ferlandière, ne faites pas d'imprudences!...

Du coup, Jeanne n'y tient plus, et, pour passer sa colère, cravache autour d'elle les branches basses toutes chargées de neige.

Heureusement les deux de Chailuy, tous les amis tous les intimes, arrivent et coupent court à la conversation qui devenait pénible: ils savent déjà la nouvelle des fiançailles, et serrent la main de Jacques d'un air cordial et entendu. Et, sous les yeux d'Alberte, qui se retire gênée, mal à l'aise, Odile devient d'une façon vraiment officielle la seule reine de la chasse, reine de grâce et de beauté, comme Jacques en était l'indiscutable roi.

D'ailleurs, le temps passe et l'heure de la chasse va sonner: les landaus, les charrettes anglaises, les tilburys, toutes les voitures se rangent sur la neige durcie, autour de la maison du garde; les chevaux de rechange, belles bêtes, nées pour la plupart à la Ferlandière ou à l'Abbaye, piaffent devant la petite grange et sur les routes de culture; et, à 2 heures précises, le piqueur vient dire que le valet de limier a de nouveau fait le tour de l'enceinte, le solitaire gîte toujours là, une rude bête, déj inquiète, et qu'il est grand temps d'attaquer, si on ne veut pas qu'elle débusque avant les premiers chiens.

Alors, Jacques, d'un coup d'oeil, embrasse l'ensemble de la chasse: ses chiens qui tirent déjà sur leur corde, sentent le gibier.. tous ses invités bien à cheval... les voitures prêtes à partir.

—Nous y sommes...? demanda-t-il à Odile et à Jeanne...

Et, sur leur réponse affirmative:

—Eh bien! va, dit-il au piqueur, nous te suivons...

Celui-ci découple aussitôt quelques chiens d'attaque, et part dans le layon, énergiquement remorqué par toutes ses bêtes.

Un quart d'heure après, le solitaire était sur pied, et débuchait de mauvaise grâce, sans se presser autrement, dans la direction de la ferme de Voyot.

Du Pré Acre, on le vit couper le premier layon, et s'enfoncer, tête basse, dans les fourrés: alors Jacques fait découpler les chiens de meute, et la vraie chasse commence.

Tout de suite, et malgré la façon lente dont le sanglier trottait, le jeune gentilhomme vit bien que la journée serait rude; mais la course allait sembler bonne sur la neige dure, avec un petit froid qui mettait le sang bien rouge aux pommettes.

Tout le monde galope avec entrain derrière Jacques et Odile; ensemble qui ne dure pas longtemps, car, dix minutes après, la chasse entière s'éparpillait comme par enchantement: les naïfs filaient sur Mennesis, persuadés que l'animal allait simplement se terrer là, tout droit, devant lui, dans les bas-fonds où coule le canal de Saint-Quentin; ceux qui étaient plus au courant du sanglier obliquèrent vers Flavy; ce fut même le gros noyau de la chasse.

Jacques ne le suivit pas.

—Laissons-nous dépasser, dit-il à sa fiancée, je suis bien sûr que ce gaillard connaît très bien son métier, et se dispose à s'égayer aux environs de Faillouel.

En effet, depuis quelques instants, on n'entend plus les chiens qui tiennent la chasse; ceux des relais semblent tout à fait déconcertés, et cette irrésolution dure un bon quart d'heure; puis, brusquement, leurs oreilles se pointent dans la direction de Bois-l'Abbé.

Evidemment, l'animal est revenu dans les coupes de Frières, et recouvre ses traces; pour confirmer cette présomption, les aboiements furieux éclatent, très lointains d'abord, dans le fond des coupes, puis se rapprochent rapidement, tournent et décrivent une sorte de cercle autour d'une position dont les hauteurs d'Athiémont seraient la clé.

—Si Odile veut courir, demande Jacques désormais fixé sur la direction définitive, c'est le moment... la chasse s'annonce parfaite.

—Alors, courons!... répond la jeune fille en rassemblant bien son cheval.

Et ils partirent au petit galop de chasse.

Jacques connaissait sa forêt par coeur et dans tous les sens du mot. Quand on passait dans des coupes dévastées, on pouvait dire d'avance: "Ces bois n'appartiennent ni à la Ferlandière, ni à l'Abbaye!." Car l'exploitation méthodique de Jacques n'avait rien à voir avec ces fureurs d'abattage qui mettent une si grande différence entre l'exploiteur d'un jour, faisant suer à la terre tout ce qu'elle peut rendre, et le propriétaire tranquille, auquel 'hier' donne confiance pour "demain".

(A suivre)

Pour les Blessés d'Ontario

Des quatre coins du pays nous arrivent des témoignages et des preuves manifestes que le mouvement ontarien aura toute la vogue du début. Les Canadiens-français de toutes les parties du Canada tiennent à nous apporter leur vibrante collaboration et nous nous bornerons à citer quelques-uns de nos correspondants "pour essayer de faire passer en l'âme de nos compatriotes français, l'inébranlable confiance dans le succès final, qui domine en la nôtre" Vous vous dévouez avec courage et intelligence à une cause bien sainte, sauver l'âme des enfants. Tous les hommes de coeur sont avec vous et **Dieu est avec nous**". C'est la voix d'un prêtre ardemment patriote qui se fait entendre, elle vient de l'Ouest canadien, du diocèse même du regretté Mgr Langevin, le grand "Blessé" mais le non vaincu et l'infatigable défenseur des écoles manitobaines. "Recevez ma deuxième obole de $10, je voudrais la multiplier par dix au moins. Que le bon Dieu bénisse vos efforts et qu'Il fasse triompher votre cause si belle", nous écrit un autre correspondant de Wickham, P. Q., portant un nom étranger, mais qui place les intérêts réels du pays et les principes de la justice et du droit au-dessus des préférences personnelles et fanatiques des quelques esprits étroits qui dominent dans Ontario. "Mes meilleurs voeux pour le triomphe final de la justice due à nos "braves" persécutés", nous écrit un avocat de Thetford Mines, P. Q. "Vous trouverez ci-joint ma contribution et une liste de près de 150 volumes et revues pour les Canadiens-français de l'Ontario; veuillez les envoyer chercher", nous demande un montréalais qui s'intéresse d'une manière très pratique à la cause ontarienne. Un vicaire du diocèse de Saint-Hyacinthe nous envoie une généreuse souscription et une lettre dont nous extrayons le passage suivant: "Veuillez croire à mon admiration pour la cause que vous défendez et les grandes luttes que vous soutenez... Je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir vous aider plus efficacement". Une ancienne institutrice de Cumberland, Ontario, nous envoie son obole "pour la défense de la liberté scolaire". Chacune des lettres que nous recevons serait à citer, mais il nous faut nous arrêter.

Le trésorier général de l'A. C. J. C. accuse réception des dons suivants: M. Henri Gougeon, $5; M. le docteur J.-A. Renaud, $5; M. S. Deschamps, $2; Mme Henri Dessaulles, $5; M. F.-X. Ross, $15; Mlle Elodie Beaulieu, $1; M. l'abbé J.-A. Fauteux, $10; M. l'abbé A. McDonald, $10; M. Eloi Goffin, $1; M. L.-A. Cholette, $5; M. L. Lafrance, $1; M. F.-X. Roy, $3; Mlle Laura Roy, $10; M. Achille Desjardins, $1; M. l'abbé J.-P.-Z. Thérien, $2; M. J.-B. Courtois, $5; M. J.-A. Côté, $5; le R. P. Louis Gladu, o.m.i., $5; Un vicaire du diocèse de Saint-Hyacinthe, $2; M. Antonio Dignard, $10; M. Joseph Daoust, $10; M. Albert Tétrault, $5; Les Clercs de Saint-Viateur, $8; Un membre du Cercle Verchères de l'A. C. J. C., $1; M. l'abbé L.-A. Dussblon, $2; M. E.-L. Binette, $2; La Société de Pompes Funèbres de Montréal, $10; M. H. Gérin-Lajoie, $10; M. l'abbé C.-E. Baillargeon, $5; M. L.-P. Tougas, $10; M. le sénateur Raoul Dandurand, $25; M. A. Déeary $5; M. le docteur J.-E. Goudreault, $2; M. C.-E. Lafleur, 75 sous.

Nos remerciements aux généreux donateurs, et puisse leur exemple être bientôt suivi par tout l'élément canadien-français. Prière d'adresser les souscriptions à M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J. C., 160 rue Saint-Jacques, Montréal.

* * *

A ceux qui seraient tentés de croire que nos frères de la province voisine sont trop exigeants dans leurs revendications, nous opposerons ces paroles, restées célèbres, d'un ancien ministre fédéral: "Ils — les Canadiens-français — sont allés jusqu'aux extrêmes limites des concessions possibles, ils ne peuvent aller plus loin sans déchéance". Cet aveu d'un membre du gouvernement est précieux à plus d'un titre. Il établit que ceux qu'on tente de faire passer pour des rebelles, sur qui l'Etat ne peut exercer aucun contrôle, ont déjà, délibérément, fait ce qui dépendait d'eux pour le règlement de la question scolaire dans l'Ontario. Il fait voir que les "prussiens" du Canada n'ont guère tenu compte de leurs avances et qu'au contraire, ils ont multiplié les vexations et accentué la persécution. Il démontre enfin, que les Canadiens-français ne peuvent sans déshonneur, abdiquer les droits et les privilèges conquis par leurs pères au prix de luttes et de combats rarement égalés dans l'histoire d'un peuple.

Alors que les Canadiens-français de l'Ontario subissent les assauts répétés que la coalition irlando-orangiste dirige contre ce qu'ils ont de plus cher: leur religion et leur langue. Pouvons-nous leur refuser notre concours dans une si juste revendication? Si la défense n'exigeait que du dévouement, de l'abnégation et du courage, passe encore; sur ce terrain, ils n'ont rien à nous envier, au contraire, ils sont nos "maîtres" et nous pourrions appliquer à chacun de leur chef ces vers admirables du poète Henri de Bornier, dans "La Fille de Roland":

"Princes, barons, chevaliers, inclinez-vous
Devant celui qui passe, il est plus grand que nous".

Mais le dévouement, l'abnégation et le courage ne suffisent pas pour assurer la victoire dans ce conflit; ce qu'il faut, c'est de l'argent pour soutenir les nombreux procès qu'ils doivent intenter afin de faire respecter leurs droits, ou qui leur sont imposés et combien d'autres besoins dont l'énumération serait trop longue et dont nous n'avons qu'une faible idée.

Tous tant que nous sommes, que la fortune nous ait favorisés ou non, nous avons l'impérieux devoir de voler au secours des nôtres. Prenons garde, aujourd'hui c'est dans l'Ontario que la lutte se fait, demain ce sera dans la province de Québec qu'il nous faudra nous défendre. Serons-nous en mesure de le faire victorieusement si nous ne prévenons pas les premiers coups et si nous laissons écraser ceux qui occupent la ligne où la bataille est engagée actuellement? La question se pose, formidable et lourde de conséquences. Il ne sert à rien de tenter de nous y soustraire. D'ailleurs, puisqu'un moyen s'offre pour nous de la résoudre, ne commettons pas l'inconcevable folie de ne pas le saisir. Donnons, donnons encore, donnons jusqu'à ce que la victoire reste à nos troupes, c'est le seul moyen d'éviter un lendemain fâcheux et rempli de douloureuses surprises.

M. Emile Girard, trésorier générale de l'A. C. J. C., 100, rue Saint-Jacques, Montréal, reçoit les souscriptions.

Le Comité

Libéré de l'asthme. — L'asthme est une des maladies les plus déprimantes par la soudaineté de ses attaques et la durée de ses agonies. On fait souvent l'essai de beaucoup de remèdes, mais aucun ne semble donner de soulagement et d'espoir. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme est le seul sur lequel on puisse dépendre. Si vous avez fait sans succès l'essai de d'autres remèdes, ne manquez pas de commander un paquet de cette médecine toujours efficace.

DEMASQUES

Une descente de police chez un couturier parisien dévoile tout un plan boche

Paris, 18. — Les milieux politiques de Paris viennent d'être mis en émoi par la découverte que vient de faire la police qu'une certaine maison de couture qui depuis quelques années faisait une réclame énorme dans le monde entier avait été créée par des Allemands et était soutenue financièrement par des capitaux allemands.

Le but de cette maison était de nuire aux couturiers parisiens, dont la supériorité en fait de créations pour dames est incontestable, en se faisant passer à Berlin comme créatrice de tous les modèles nouveaux, et en même temps de mettre sur le marché des étoffes fabriquées en Allemagne mais que l'on faisait passer, sans que personne s'en doutât, pour de véritables articles français.

Une descente effectuée par la police de Paris a amené la découverte d'un plan de campagne établi sur une vaste échelle.

La mise en vente d'étoffes bon marché reproduisant exclusivement des dessins français était déjà pratiquée.

Un grand nombre d'Américaines, au dire d'un fonctionnaire dont le nom doit être tu en raison de sa position officielle, ont payé des sommes considérables pour les créations de cette maison "parisienne" bien connue, croyant porter des articles exclusivement français qui, en réalité, n'étaient que de viles imitations faites en Allemagne.

D'après les lois françaises, les étoffes importées d'Allemagne, doivent être marquées, sur la lisière, d'un timbre spécial indiquant leur provenance. Le moyen pour surmonter cette difficulté était de tisser dans l'étoffe une seconde bordure de lisière.

Le timbre était sur la bordure extérieure et après l'arrivée des étoffes à la maison principale de Paris cette bordure était enlevée avec soin et tout indice de provenance disparaissait aussitôt.

Le côté curieux de cette affaire est que la maison en question prétendait produire ce qu'il y avait de plus nouveau comme mode française, mais était beaucoup plus connue à New-York et à Londres qu'à Paris.

La personne qui, de nom, était directeur de cette maison, a fréquemment visité New-York et Londres, et, grâce à une réclame faite avec beaucoup d'habilité, su faire connaître sa maison. Elle avait pour habitude de faire des conférences où elle traitait de la supériorité des modes parisiennes et parlait de la beauté des soies et velours fabriqués en France. Les modes de son invention étaient généralement critiquées par les artistes français et avaient beaucoup moins de vogue à Paris qu'à New-York et à Londres.

LA RICHESSE DE LA FRANCE

La clôture des listes de souscriptions à l'emprunt est retardée d'un jour.—Les versements d'or en province

Paris, 17. — D'après les clauses primitives du décret ministériel, les listes de souscription de l'emprunt français devaient être closes aujourd'hui.

Tant de personnes faisaient encore la queue aujourd'hui devant les bureaux de souscriptions à Paris, que le gouvernement a accordé une prolongation d'une journée.

Des formules de souscriptions ont été remises aux personnes qui n'ont pu souscrire aujourd'hui, de manière à ce qu'elles puissent être remplies et reçues demain.

Dès lundi, on s'aperçut qu'il serait impossible aux bureaux de souscription de recevoir toute la foule se pressant aux guichets.

Aujourd'hui, les retardataires formaient des files interminables sur les trottoirs.

On n'a pu obtenir du ministre des finances aucune estimation du montant des souscriptions versées jusqu'à ce jour et il est probable qu'aucun chiffre ne sera donné avant plusieurs jours.

L'effort entrepris pour décider les personnes à échanger leur or contre du papier monnaie a produit des résultats remarquables dans les provinces.

Des comités ont été formés dans tous les départements de la France de manière à faire des conférences dans les petits villages sur la nécessité de verser l'or à la Banque de France.

Dans le département des Bouches-du-Rhône, la commune de Cuges, comptant neuf cents habitants, a versé trente-deux mille francs d'or après une conférence. Le hameau de la Croix-Rouge, de cinq cents habitants, a donné dix-neuf mille francs; Lascours, avec une population de deux cents habitants a produit dix mille francs; cette petite ville avait déjà fait antérieurement un versement de dix mille francs et avait souscrit pour quarante-huit mille francs de bons de la défense nationale.

Ces résultats sont regardés dans les milieux financiers comme très satisfaisants, parce qu'ils indiquent que la réserve d'or de la nation, encore dans les mains des populations, constitue une énorme réserve.

EN MACEDOINE GRECQUE

La partie orientale du pays est virtuellement en possession des alliés

Londres, 16. — Le correspondant de l'agence Reuter à Salonique dit que toute la Macédoine orientale grecque a été virtuellement laissée en la possession des forces françaises et anglaises, selon un accord conclu avec le gouvernement grec.

La plus grande partie des troupes grecques qui se trouvait à Salonique s'est retirée dans la direction de Sarovitch et de Kosani (Macédoine grecque occidentale) alors que la division de Lancaza est partie pour Serres.

Une dépêche envoyée d'Athènes à l'agence Reuter annonce que le ministre de Bulgarie a fait publier un rapport rassurant sur l'attitude amicale de la Bulgarie envers la Grèce.

"Le gouvernement grec semble satisfait d'apprendre qu'il n'y aura pas d'incursion bulgare sur le territoire grec", ajoute le correspondant.

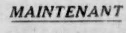
"Les relations entre la Grèce et les puissances de l'Entente continuent à s'améliorer et le roi Constantin a fait savoir qu'il avait l'intention d'assister, si sa santé lui permet, au bal qui sera donné à la légation russe, à l'occasion de la fête de l'empereur Nicolas."

POUR QUELQUE TEMPS ENCORE NOS LECTEURS AURONT L'OCCASION DE SE PROCURER UN PORTAIT-SOUVENIR AGRANDI. POUR JOUIR DE CE PRIVILEGE, IL FAUT QUE L'ABONNEMENT SOIT PAYE JUSQU'A 1916 ET AJOUTER UNE PIASTRE ET DEMIE POUR COUVRIR LES FRAIS D'EXPEDITION ET DE DOUANES, ETC. QUAND LE PORTRAIT COMPREND PLUS D'UNE PERSONNE IL FAUT AJOUTER CINQUANTE SOUS POUR CHAQUE AUTRE PERSONNE.



Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.

DECOUPEZ-LE DES



Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous désirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de ____________ et ____________ coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ____________

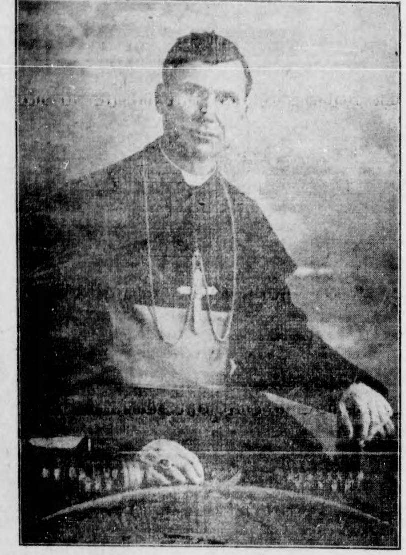
Pour le cadre je veux ____________

Nom ____________

Adresse ____________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface



Après la grand'messe, dimanche, on a chanté à la cathédrale un Te Deum pour remercier Dieu de la nomination de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau au siège archiépiscopal de Saint-Boniface. Au nom de la population, le docteur Lachance lut à Sa Grandeur une adresse exprimant l'amour et la joie de la population. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque y répondit par un magistral discours que nous regrettons d'être obligé à résumer. Monseigneur l'Archevêque se déclara heureux de demeurer avec son bon peuple de Saint-Boniface, parce qu'il aime son église, sa famille, son collège et sa paroisse. On a parlé de ses prédécesseurs: Sa Grandeur affirme qu'elle n'est sous aucun rapport l'égal de ces hommes au génie lucide, à l'esprit profondément droit, à l'esprit de sacrifice à la tenacité invincible. Elle fera ce qu'elle pourra, à l'exemple de saint Paul, confiant qu'avec la grâce de Dieu, il lui sera donné de mener à bien sa tâche. Au fond, ses prédécesseurs furent des hommes de paix, car tout ce qu'on a dit au contraire de cela n'était que calomnie et préjugés. Mais ce qu'il faut toujours, c'est une paix honorable. Une paix qui déshonore n'est pas une paix.

Monseigneur l'Archevêque se prononce énergiquement pour l'enseignement religieux à l'école. C'est une absolue nécessité et ce n'est que conforme au traité signé avec l'Angleterre. Monseigneur fait l'éloge de l'Angleterre, pays de liberté, dont le peuple et les gouvernants respectent les traités et gardent leurs promesses. Mais le Canada ne suit pas l'exemple de l'Angleterre. Le Canada s'inspire de l'autre côté de la frontière. Il sème le vent, il récoltera la tempête. Les Etats-Unis ont eu le système des écoles neutres. Avec quel résultat? Tout simplement pour constater au recensement qu'ils avaient cinquante millions de citoyens sans religion et sans église. Il ne veut point de ce résultat. Il marchera sur les traces de ses prédécesseurs: évêque, homme d'honneur, amoureux de son pays, il ne peut à tous ces titres suivre une autre voie sans manquer à son serment d'office et à son honneur de gentilhomme.

Il ne cherchera pas de querelles. Il répugne à toute tyrannie et à toute méthode arbitraire. En toute charité, il dira la vérité. Il ne veut heurter les sentiments de qui que ce soit et il ne cherchera que la justice. Dans la vie le devoir prime toute autre considération: ce ne doit être ni les honneurs, ni le bien-aise. Il ne sera pas l'homme des compromis déshonorants. Monseigneur l'Archevêque termine en exprimant des sentiments de reconnaissance et d'amour pour son peuple.

MGR L'ARCHEVEQUE EN VOYAGE

Mgr l'Archevêque est parti hier, accompagné de M. l'abbé Prud'homme, pour aller bénir l'église de Pine Wood. Il sera de retour mercredi.

UNION CANADIENNE

Enfin!!! Notre Comité Littéraire s'est mis à la besogne. On commençait à désespérer. Mais il faut avouer qu'il se prépare à débuter de magistrale façon. Tout en travaillant à amasser des livres pour ses membres, à rendre de plus en plus attrayant sa salle de lecture, il complète l'organisation d'une série de conférences sous les auspices de l'Union Canadienne. La première de ces conférences aura lieu le 16 janvier et l'Union Canadienne aura l'insigne honneur d'avoir pour conférencier, ce soir-là, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface. Monseigneur l'Archevêque est l'ami ardent de la jeunesse et nul doute qu'il saura ce soir-là lui tracer un fécond programme d'action. On nous dit que Monseigneur l'Archevêque parlera de l'Histoire du Canada et des leçons qu'on en doit tirer. D'autres conférences suivront.

Il y aura musique et chant.

* * *

M. Albert Auger, ingénieur civil, a fait à l'Union Canadienne l'honneur d'une courte visite.

* * *

Deux équipes de l'Union Canadienne nous ont donné hier après midi une excellente exhibition de hockey. L'équipe du président Papineau a triomphé par 7 à 5. A la suite d'une brusque prise de contact avec la tête de Bernier, M. le président a récolté un oeil au beurre noir. L'on ignore pourquoi Arthur Poliquin a jugé bon de suivre l'exemple du président. Il s'est lui aussi enjolivé d'un oeil fait au beurre brûlé.

LA SAINT-VINCENT DE PAUL

Une importante séance. — Les jeunes en sont

La Société Saint-Vincent de Paul a tenu, dimanche après-midi, dans les salles de l'Union Canadienne, une importante assemblée. Une quarantaine de membres assistaient dont bon nombre de jeunes gens. M. Collin présidait avec M. LaRivière comme secrétaire. La séance fut ouverte par la prière ordinaire que récita M. l'abbé Gagnon.

Cette séance est convoquée pour l'élection de nouveaux officiers. M. l'échevin J.-A. Beaupré est élu à l'unanimité président en remplacement de M. Collin, démissionnaire après plusieurs années de dévoués et inlassables services. M. le docteur Laurendeau, président de l'Union Canadienne, est élu vice-président par acclamation. M. Hormisdas Béliveau consent à accepter de nouveau le poste de trésorier. M. LaRivière sera encore le secrétaire dévoué de la société. On remet à plus tard la nomination des visiteurs. On vote des remerciements au président sortant de charge. M. Alexandre Bernier, président du club de raquettes Le Voyageur, promet que le club se fera un devoir de courir la Ignolée au profit de nos pauvres, si les circonstances le demandent.

M. le chef de police Marcil, au nom du Fonds de Secours des Employés Civiques de Saint-Boniface, donne un rapport du bon travail accompli depuis quatorze mois. 185 familles ont été secourues en quatorze mois. Les recettes totales ont été de $6,804.43, dont $4,455.15 venant des employés civiques. Les dons se sont élevés à $6,109.42, laissant un surplus de $695.01. Il a été donné 218 cordes de bois, force quantités de linge, de viande, de patates, de macaroni, de beurre. On a obtenu de l'emploi pour 2,170 personnes et l'on a donné à dîner, souper, coucher et déjeuner à 631 personnes. On a obtenu des transports à moitié prix pour différents endroits, y compris l'Europe, à cinquante-trois personnes.

La Société vote l'inscription aux archives du rapport du chef de police et des remerciements aux employés civiques.

Avant d'ajourner la séance, une collecte est faite parmi les membres présents. Elle donne $28.50.

LA FANFARE LAVERENDRYE JOUERA

Au profit de nos orphelins

Dimanche le 26 prochain, la Fanfare LaVérendrye donnera un concert dans les salles de l'Hospice Taché, Saint-Boniface. Ce concert sera sous le patronage de Monseigneur l'Archevêque. L'orchestre de l'Académie Provencher, plusieurs amateurs et artistes de Saint-Boniface prêteront leur concours. Ce concert est donné au profit des orphelins de l'Hospice Taché, de l'orphelinat Saint-Joseph et de celui d'Otterburne. Il ne sera rien chargé pour l'admission, mais il y aura collecte à la porte. Jeudi, il y aura répétition pour les orphelines, les enfants et les vieillards. Dix sous d'admission seront demandés.

* * *

Nous espérons que tous se feront un devoir d'assister à ce concert de lendemain de Noël et de donner généreusement à la collecte. La Fanfare LaVérendrye mérite de chaleureuses félicitations pour la continuation de sa belle initiative de l'an dernier. Des catholiques ne sauraient oublier en un jour de fête de Noël tous les petits déshérités que ne favorisent point la fortune. Ces pauvres petits orphelins et orphelines n'ont pas de parents pour déposer quelques douceurs dans leur petit soulier. Les bonnes religieuses et les dévoués religieux qui leur donnent leur coeur et leur vie n'y peuvent point parvenir. On le comprend facilement. C'est donc à nous que la Providence a plus favorisés qu'il incombe de faire entrer en cette semaine de Noël un rayon de joie dans la vie de ces pauvres petits.

L'AIDE A LA FRANCE

Mme F. Deniset prévient les dames assez aimables pour venir chez elle tous les vendredis au profit de l'Aide à la France qu'on interrompera les travaux de couture les deux vendredis veille de Noël et veille du Jour de l'An.

On recommencera vendredi, le sept janvier. Mme Deniset invite toutes les dames à coopérer en grand nombre à cette oeuvre si digne de nos sympathies.

LE CLUB "LE CANADA"

Dans les ateliers de la compagnie "Winnipeg Book Bindery", lundi soir, une trentaine de citoyens de langue française de Winnipeg et des environs se réunissaient pour jeter les bases d'un club canadien-français pour la Province de Manitoba:

M. Joseph Dumoulin présidait, et M. J.-A. Lazure agissait comme secrétaire.

M. A.-H. de Trémaudan, au nom du comité d'organisation qui s'est occupé de cette question depuis quelques semaines, expliqua le but de l'organisation et énuméra, en les développant, les diverses clauses du projet de constitution ébauché dans les réunions précédentes.

Le but du club est de promouvoir les intérêts sociaux et nationaux des habitants de langue française dans la Province de Manitoba.

Le capital autorisé est de $5,000 reparti en 500 actions de $10 chacune, payable $5 comptant, $5 en un an.

Avant que le club entre en opération il devra être souscrit au moins $2,000 et payé $1,000.

Nul actionnaire ne pourra souscrire et posséder plus de cinq actions.

Tout actionnaire aura le droit de libérer ses actions au moment de la souscription ou avant que l'année soit révolue.

Il y aura des membres honoraires et des membres actionnaires.

Une fois le club établi, pour être admis membre il suffira d'être de langue française, de jouir d'une bonne réputation, d'être présenté par deux membres et d'être admis par le bureau d'administration.

Les visiteurs étrangers accompagnés d'un membre pourront être admis aux salles du club.

La seule langue parlée dans le club sera la langue française.

Le bureau d'administration se composera d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et d'un comité de cinq membres.

Il y aura une assemblée annuelle pour recevoir le rapport de l'année écoulée, procéder à l'élection des officiers de l'année courante, et pour discuter toutes questions relatives aux intérêts du club.

Un membre n'aura droit qu'à un seul vote, quelque soit le nombre de ses actions.

M. de Trémaudan, toujours au nom du comité, s'attacha à montrer comment le but du club qu'on se proposait de fonder n'allait pas à l'encontre des sociétés déjà existantes, au contraire; comment la nouvelle organisation rallierait les énergies éparpillées un peu partout et en ferait un tout homogène, indépendamment des différences d'opinions sur les questions d'intérêt public; comment pour réussir, il est nécessaire d'oublier ses petites jalousies, ses différences d'opinion, d'avoir beaucoup d'enthousiasme, d'avoir confiance dans l'organisation à former, dans ses capacités et dans celles des autres membres. Il montra comment à la fin de la guerre actuelle avec l'Allemagne vaincue, la lutte qui a existé de tout temps se rallumerait entre l'élément anglo-saxon, représenté par la Grande-Bretagne et l'élément latin représenté par la France, et que pour toute amicale, diplomatique, économique et politique que serait cette lutte, elle n'en serait pas moins rude, avec la population de langue française en ce pays supportant nécessairement le plus fort du choc.

Les personnes présentes, par un vote debout et enthousiaste, endossèrent l'idée de la fondation du club dans le sens proposé et donnèrent une preuve de leur approbation, en souscrivant en moins de cinq minutes, 51 actions, soit $510. Un comité fut nommé pour solliciter d'autres souscriptions et faire rapport.

A part les persones déjà mentionnées étaient présents entre autres, MM. J.-H. Tremblay, A.-B. Desrochers, P.-A. Talbot, L.-A. Delorme, Horace Chevrier, J.-V. Robert, Dr L.-S. Benoit, J.-P. Tremblay, L. Baloche, P. Brinon, H.-J. La Tourelle, A.-E. Moissan, J.-E. Normandin, Eug. Bisaillon, C. Pelissier, S.-A. Nault, J. Villeneuve, A. Doiron, S.-M. Bonneau, H.-J. Bergevin, J.-B. Crépeau, J.-A. Poisson.

EN VOYAGE DANS L'EST

M. Henri Lacerte, de la société légale Delorme et Lacerte, et le sergent Labelle sont partis pour un voyage de quelques semaines dans l'Est.

LE R. P. MORICE, O. M. I.

En mission importante

Le R. P. Morice, o.m.i., M.A., est parti aujourd'hui, 21 décembre, pour la capitale des Etats-Unis, où il doit prendre une part active à un congrès scientifique qui s'y tiendra pendant toute la semaine après Noël. C'est le Congrès International des Américanistes, c'est-à-dire de tous ces savants du monde entier qui étudient l'origine, les langues, moeurs et coutumes, archéologie, etc., des aborigènes de ce continent.

Ce congrès se tient tous les deux ans, alternativement en Europe et en Amérique. Le Père Morice a déjà asisté à deux de ses sessions, dont l'une à Vienne, en Autriche, et il ne manque jamais d'y être invité.

Cette fois il sera le représentant à Washington de l'Université de la Saskatchewan, dont il est le Conférencier en Anthropologie, et lira devant les savant réunis une étude sur un sujet philologique.

A L'ALLIANCE FRANCAISE

"L'Alsace dans mes souvenirs"

C'est mercredi, le 29 décembre, qu'aura lieu la conférence du professeur Frelin, de l'Université Minnesota. Le brillant professeur parlera de "L'Alsace dans mes souvenirs". M. Frelin est Alsacien de naissance. Au cours de visites en Alsace pour revoir ses parents, il a eu des démêlés avec la police allemande et les autorités militaires. Cette conférence aura donc un intérêt tout particulier.

Les membres seront admis sur présentation de leur carte. En s'adressant à M. le professeur Muller, l'on pourra se procurer des cartes d'invitation pour ses amis.

* * *

On nous apprend que l'Université organise un cours public de littérature française. Tous ceux qui voudraient suivre ces leçons sont priés de communiquer avec M. le professeur Muller.

ARCHEVEQUE DE REGINA

Mgr Mathieu, évêque de Regina, a été nommé par Rome archevêque de Regina.

ARCHEVEQUE DE WINNIPEG

Mgr Sinnott, jusqu'ici secrétaire du délégué apostolique, a été nommé par Rome archevêque du nouvel archidiocèse de Winnipeg.

* * *

LES CANADIENS-FRANCAIS ET LA GUERRE

(Le **Nationaliste**)

Seul, peut-on dire de tous les journaux de langue anglaise de l'univers, le "New York Herald" semble avoir touché la note juste en ce qui concerne l'attitude de la race canadienne-française au sujet de la guerre européenne. Faisant allusion aux reproches qu'on nous adresse en certains quartiers, de manquer d'enthousiasme pour l'enrôlement dans les armées du Roi, le collaborateur de ce journal répond que ce n'est peut-être pas exact, mais qu'en tout cas, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il en fût ainsi. Cette guerre n'en appelle pas profondément au sens de la race du canadien-français, dit ce journal. Les trois-quarts des contingents que le Canada a envoyés aux tranchées étaient composés d'hommes nés en Angleterre; mais le Canadien-français n'a pas d'autre patrie que le Canada, où il est né, son père avant lui, et son grand-père, et son arrière-grand-père. Que lui parle-t-on de mère-patrie? Il a perdu par la force des choses tout contact avec la France, dont il n'a plus qu'une connaissance vague; et quant à l'Angleterre, contre laquelle il a dû prendre les armes il y a soixante-quinze ans, il a de sa puissance une opinion assez respectueuse pour ne pas se croire obligé de faire le voyage d'Europe chaque fois qu'elle aura des démêlés avec l'un des pays voisins.

Telle est à peu près l'opinion de ce journaliste, opinion qui ne manque pas d'être assez juste encore qu'incomplète. Il n'est pas nécessaire d'être grand savant ou profond penseur pour se rendre compte que les Canadiens-français ne peuvent pas se sentir soulevés par une émotion irrésistible et courir aux armes avec la rage au coeur s'ils entendent dire, par exemple, que la capitale de la Nouvelle-Zélande est assiégée par une armée venue du Thibet ou de la Terre de Feu. Que veut-on que nous fassent les chicanes des nègres d'Afrique ou des Patagons? Nous sommes des Canadiens, nous sommes même les seuls Canadiens tout court; et si nos compagnons de route en notre pays sont actuellement Anglais, eh bien, tant mieux pour eux, et qu'ils fassent leur petite affaire aussi longtemps qu'ils y trouveront de l'argent, ça les regarde, et ils y seront les bienvenus aussi longtemps qu'ils nous laisseront tranquilles.

C'est faire preuve, par ailleurs, de bien peu de réflexion que de s'attendre à ce que nous prenions part passionnément à un débat qui nous touche en somme d'assez loin. Il est facile de délimiter les grandes lignes des sentiments qui agitent respectivement les Anglais du Canada et les Canadiens-français au sujet du grand conflit: il suffit de les entendre parler l'un et l'autre.

Ecoutons l'Anglais: "L'existence et le prestige de l'Empire sont en jeu, courons à sa défense." Ce n'est pas le sol de la patrie envahi par l'étranger, ce n'est pas "nos fils et compagnes" dont le sort l'inquiète, c'est le "prestige de l'Empire", c'est-à-dire une chose abstraite et orgueilleuse, la domination d'une race sur un grand nombre de petites races placées un peu partout dans l'univers. Pensez à l'humiliation si l'Empire était battu! L'orgueilleux Anglais se bat, et fait battre les autres, pour le maintien de son prestige et la conservation de son orgueil. Que le peuple des Indes ou de l'Australie souffre et soit menacé, peu lui chaut. Mais si ses villes sont prises, diminution de la gloire de l'Empire: Holà, Jean-Baptiste, prends ton fusil et vas-y.

—Merci, répond en somme Jean-Baptiste. Montrez-moi que le tombeau de Montcalm a été insulté à Québec par vos Allemands, et qu'ils s'en viennent pour détruire Montréal et Sainte-Anne-de-Beaupré, et vous verrez si je vais me jeter devant vos Boches! Mais tant qu'ils ne feront que se chamailler entre eux, dans les vieux pays, qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse, au fond? Nous n'avons seulement pas d'argent pour y aller nous promener dans ces pays-là!

Et Jean-Baptiste aura prouvé une fois de plus qu'il sait parler avec bon sens.

Marius.

LE CHANGEMENT DE NATIONALITE

Hambourg, 16. — Le tribunal des prises, appelé à rendre un jugement sur la capture du navire américain "Pass-of-Balmaha", capturé dans la mer du Nord par un sous-marin allemand et amené à Cuxhaven, a décidé de le traiter en "navire ennemi". Le jugement est basé sur le fait que le "Pass-of-Balmaha" battit pavillon anglais jusqu'à la fin de 1914, époque à laquelle ses propriétaires canadiens le vendirent à une compagnie américaine.

Au moment de sa capture, le "Pass-of-Balmaha" se dirigeait sur Arkhanger avec une garnison de coton, dont la vente, à Hambourg, a produit 3,125,000 francs.

Le tribunal rejeta aussi les demandes d'indemnité faites par les propriétaires de quatre voiliers danois, d'un vapeur danois et d'un vapeur norvégien coulés par des sous-marins allemands alors qu'ils transportaient du bois en Angleterre.